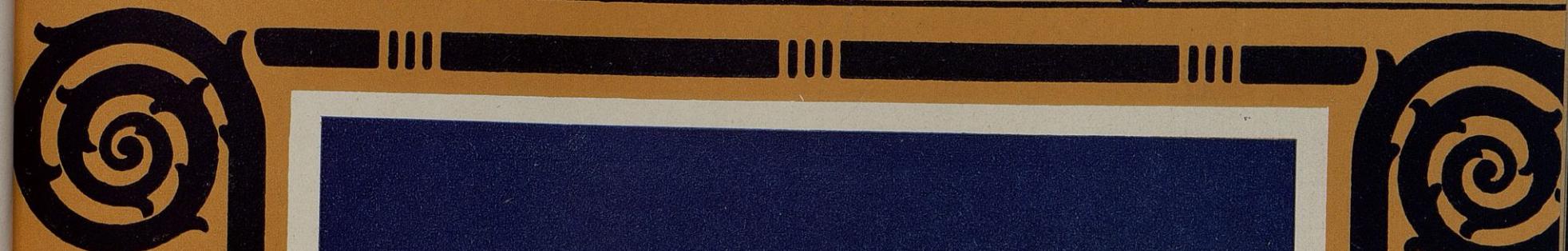


2^e Année - N° 40.

Le numéro : 25 centimes

22 Juillet 1915.

LE PAYS DE FRANCE

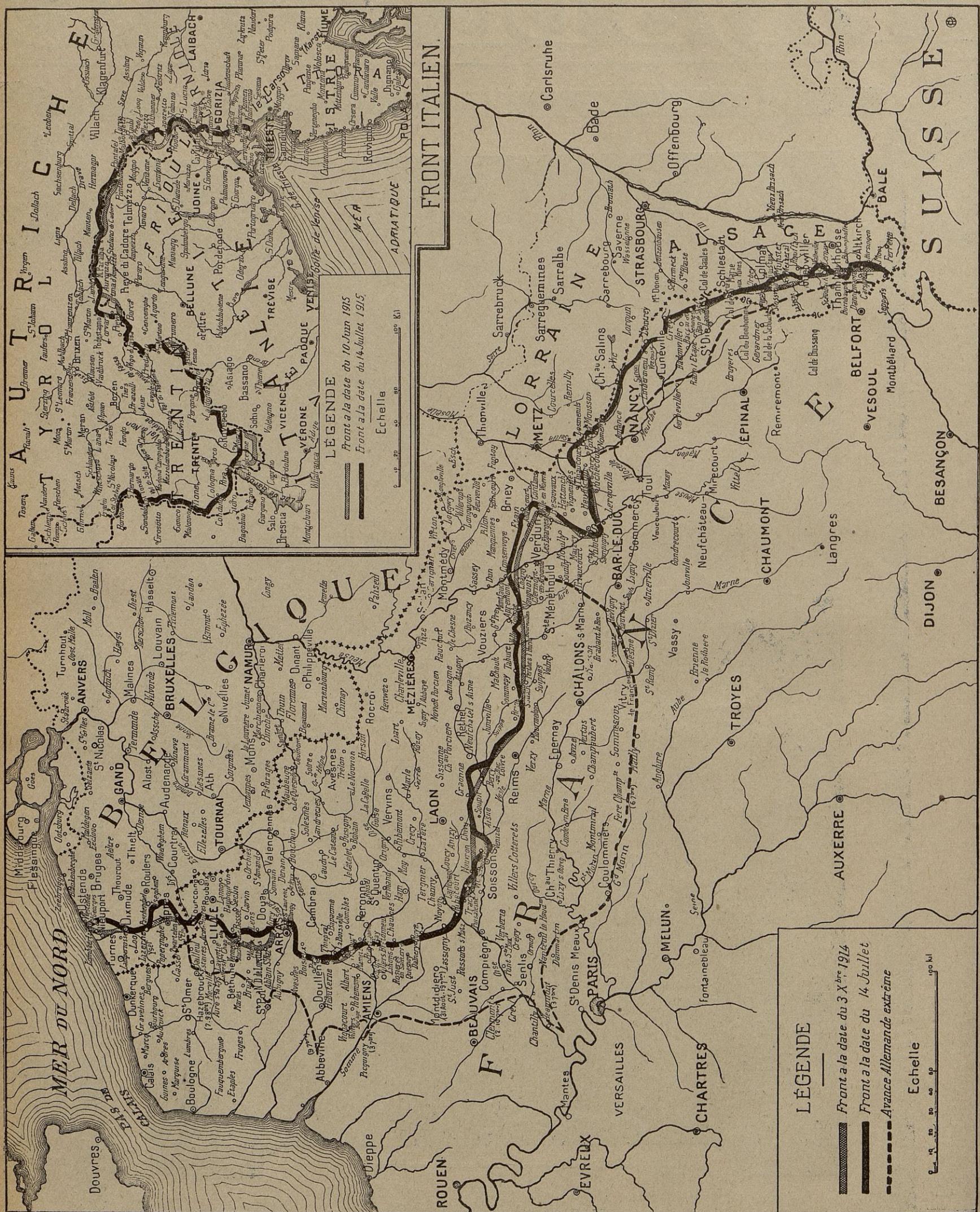


Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Asquith
PREMIER MINISTRE ANGLAIS

Édite p
Le Ma
2.4.
boulevard Pois
PAR

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 8 AU 15 JUILLET



PENDANT toute cette période les Allemands se sont livrés à un bombardement continu sur tout le front ; naturellement ils n'ont pas épargné les villes qui se trouvent sous le feu de leurs canons ; Nieuport, Furnes, Ypres, Arras, Soissons, Reims, Saint-Dié, Pont-à-Mousson ont reçu une pluie d'obus ; à quoi pouvait rimer une pareille dépense de munitions ? annonçait-elle une offensive générale contre nos lignes et celles de nos alliés ? ou bien devait-elle épargner l'attention du commandement et favoriser une attaque sur un point précis ? On n'a pu choisir aucune de ces hypothèses car une seule attaque assez violente s'est produite ; c'est celle que l'armée du kronprinz a renouvelée en Argonne pendant que l'armée de Metz essayait encore de desserrer notre étreinte en Lorraine.

En effet, l'offensive allemande en Belgique n'a pas été très vigoureuse, malgré l'annonce d'un nouvel et puissant effort vers Calais. L'armée belge a subi, dans la nuit du 10 juillet, une attaque sur un point d'appui de la rive droite de l'Yser, en face la maison du Passeur ; l'ennemi a été repoussé.

Le 13, c'était le tour des Anglais ; les Allemands, après un violent bombardement au moyen d'obus asphyxiants, ont essayé de reprendre les tranchées que l'armée britannique leur avait enlevées au sud-ouest de Pilken ; ils ont été facilement repoussés. La canonnade n'a pas discontinue dans toute cette région ; mais l'artillerie a eu l'avantage. Ayant bombardé Furnes et Ost-Dunkerque, l'ennemi a dû subir un tir de représailles sur ses cantonnements de Middelkerke.

En Artois, la lutte a été assez vive autour de Souchez. Nos troupes s'étaient rapprochées du village après avoir enlevé une ligne de tranchées allemandes ; une violente contre-offensive de l'ennemi lui permit de reprendre un élément de ces tranchées ; il n'y resta pas longtemps, car le lendemain nos troupes l'en délogeaient. En vain multiplia-t-il ses attaques, il fut toujours repoussé. Alors, il eut recours au procédé des gaz asphyxiants. Le 11 juillet, vers minuit, après avoir lancé un grand nombre d'obus asphyxiants, il attaqua de nouveau et fut rejeté ; deux heures après, il revenait à la charge et parvenait à occuper le cimetière de Souchez et quelques éléments de tranchées voisines ; le soir de ce même jour, nos troupes reprenaient une partie de ces tranchées. Depuis, les Allemands n'ont pu sortir de leurs trous, nos tueurs d'artillerie les refoulent à chaque tentative.

Du côté du Labyrinthe, ils n'ont pas été plus heureux ; une de leurs colonnes d'attaque a été décimée par notre feu.

De ce secteur jusqu'en Argonne, lutte d'artillerie ; à noter une action heureuse de notre artillerie contre les ouvrages de l'ennemi, en avant de Fricourt, près d'Albert, qui paraît avoir donné de bons résultats.

Depuis son échec des premiers jours de juillet, le kronprinz s'était borné en Argonne à bombarder nos positions ; lutte de mines, fusillade, jets de grenades, mais pas d'action d'infanterie, sauf le 8 juillet ; ce jour-là les Allemands essayèrent de sortir de leurs tranchées ; ils y furent rejetés par notre feu ; le 10, nouvelle tentative, mais l'attaque est dispersée par notre artillerie et l'ennemi subit des pertes sensibles. Par contre, un coup de main nous rend maîtres d'un poste d'écoute allemand.

Le 11 juillet, l'armée du kronprinz reprend l'offensive ; son attaque se prononce depuis la route de Binaville-Vienne-le-Château jusqu'à la région de la Haute-Chevauchée ; elle est violente, car des renforts lui sont venus de l'armée de Metz, du XV^e corps, dont on a pu identifier cinq régiments. Cette offensive n'est pas plus heureuse que la précédente ; elle parvient un moment à faire flétrir notre première ligne sur quelques points ; mais des contre-attaques énergiques arrêtent les progrès de l'ennemi et le ramènent en arrière.

Le lendemain, lutte de mines et de pétards ; dans la nuit, activité très grande dans les secteurs de Marie-Thérèse, Four-de-Paris, Bolante, Haute-Chevauchée. Le 13, les attaques allemandes se concentrent dans la région comprise entre Marie-Thérèse et la route forestière de la Haute-Chevauchée, au nord du bois de la Gruerie ; elles sont définitivement enrayées. Alors, nous attaquons à notre tour et avec leur élan merveilleux, nos troupes prennent pied sur plusieurs points dans les tranchées allemandes ; elles s'emparent du bois Beaurain à l'ouest de la forêt d'Argonne.

Tout l'effort de l'armée du kronprinz lui a valu, le 12, un gain de 400 mètres entre Marie-Thérèse et la Haute-Chevauchée.

Cette offensive était en liaison avec les attaques que les Allemands prononçaient sur les Hauts-de-Meuse et en Woëvre. Le plan du kronprinz paraît être, tout en desserrant notre étreinte en Lorraine, de se rapprocher des deux côtés de la grande place de Verdun. C'est ainsi que l'ennemi a engagé un combat assez vif au sud-est de Saint-Mihiel, au long de la route de Pont-à-Mousson où nous sommes fortement installés ; il a dû se retirer devant notre résistance. Entre Fay-en-Haye et le bois le Prêtre, nous avons reconquis, à coups de grenades, le terrain perdu au début du mois.

Toutes les attaques que l'ennemi a tentées à Saulx-en-Woëvre, à la Vaux-Féry, à la Tête-à-Vache, dans la forêt d'Apremont, ont été repoussées.

Pas plus à l'est qu'à l'ouest de Verdun, les Allemands n'ont pu avancer, malgré l'effort considérable qu'ils ont déployé.

Par contre, nos troupes ont remporté un beau succès dans la région du Ban-de-Sapt, à la Fontenelle, au nord de Saint-Dié. Après avoir chassé l'ennemi de la partie de notre ancien ouvrage qu'il nous avait enlevé le 22 juin, nous nous sommes emparés de toutes les organisations défensives allemandes depuis la colline au sud-est de la Fontenelle jusqu'à la route de Launois. Nous avons aussitôt organisé ces positions contre tout retour offensif de l'ennemi qui, d'ailleurs, s'est borné à bombarder.

Dans cette action, qui nous a fait gagner plus de 700 mètres, nous avons fait prisonniers vingt-et-un officiers, deux médecins et huit cent quatre-vingt-un soldats. Nous avons pris un canon de 37 millimètres, quatre mitrailleuses, deux lance-bombes, un très grand nombre de fusils et de munitions, un appareil à oxygène contre les gaz asphyxiants, un dépôt de grenades et de cartouches de différents modèles.

En Alsace, deux attaques allemandes ont été repoussées avec de fortes pertes, l'une au sud-ouest d'Ammerzwiller, l'autre à une tête de pont que nous occupons sur la rive est de la Fecht-de-Sondernach.

Nos aviateurs ont encore fait du beau travail pendant cette semaine.

Le 2 juillet, nos avions bombardent en Lorraine les gares d'Arnaville et de Bayonville ainsi que les baraquements militaires de Norroy. Le 11 juillet, un de nos avions abattait un aviaire allemand dans les environs d'Altkirch. Le 13, une escadre aérienne de trente-cinq avions survolait, malgré un vent assez fort, la

gaie stratégique installée par les Allemands à Vigneulles-les-Hattonchâtel pour desservir à la fois la région de la tranchée de Calonne et la forêt d'Apremont ; c'est un centre de ravitaillement de très grande importance, à l'entrée de la « travée de Spada » ; nos avions ont lancé 171 obus qui ont déterminé des incendies dans les dépôts de vivres, de munitions, d'armes. Le 14, une autre escadrille de vingt avions lançait quarante obus de fort calibre sur la gare de Libercourt, entre Douai et Lille ; les avions-canons qui accompagnaient l'escadre aérienne ont bombardé un train et obligé un albatros à atterrir.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

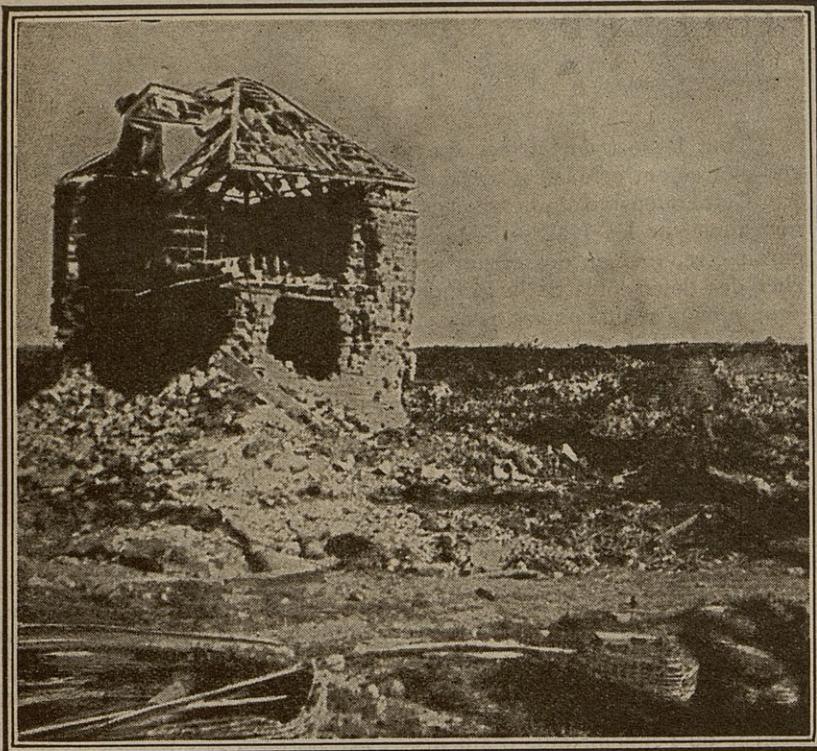
Les communiqués du général Cadorna sont devenus encore plus lacunaires au sujet des opérations poursuivies par l'armée italienne.

Ils se bornent à signaler quelques attaques heureuses des alpins dans les régions montagneuses du Trentin et les échecs successifs éprouvés par les Autrichiens dans les contre-attaques qu'ils ont essayées.

Les Italiens ont gagné du terrain à l'est et à l'ouest de la vallée de l'Adige.

Mais le grand effort de l'armée italienne se poursuit sur l'Isonzo. Les Autrichiens ont prononcé de violentes attaques pour enrayer l'avance de nos alliés sur le plateau de Carso ; ils ont toujours été repoussés. La ville de Gorizia a été évacuée par la population civile et les patrouilles italiennes pénètrent jusque dans les faubourgs ; mais les hauteurs qui entourent la ville sont puissamment organisées et il faut d'abord en déloger les Autrichiens.

AUPRÈS DES DERNIERS COMBATS



En face du village de Souchez, que nos troupes encerclent de plus en plus, se trouvait un moulin, le moulin il a été le point de mire des canons, car il pouvait constituer un excellent poste d'observation ; les obus l'ont percé, éventré ; il n'en reste que cette misérable carcasse.



Plus au sud, la bataille a aussi fait rage ; nos troupes ont enlevé d'un seul élan plusieurs tranchées ennemis dans la région d'Hébutterne : les Allemands ont riposté par un bombardement intense et les villages qui se trouvaient dans le champ de l'action ont beaucoup souffert ; témoin cette église.



Nous voici dans la Woëvre ; des combats violents s'y livrent tous les jours car les Allemands veulent garder à tout prix l'avancée qu'ils ont faite jusqu'à Saint-Mihiel ; nous resserrons implacablement notre étreinte sur ce point et notre artillerie, que l'on voit ici en action, commence à tenir sous son feu leurs voies de communication avec la place de Metz.

DANS LA TRANCHÉE AVANT L'ATTAQUE



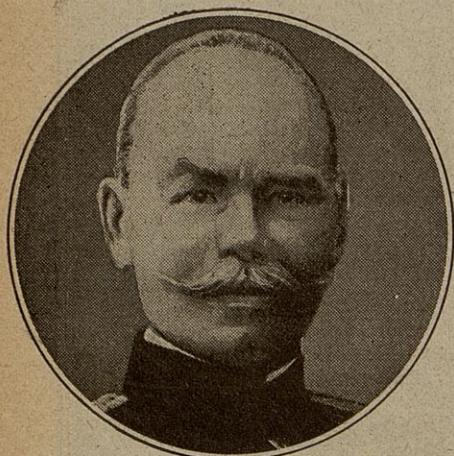
Dans un petit bois près de Carentan la tranchée allonge sa ligne ; les hommes savent que l'attaque est prochaine ; en attendant le signal qui les enverra à l'assaut de l'ennemi, ils cassent la croûte ; tranquilles, calmes, ils ont posé les fusils près du parapet qui les protège et dans quelques instants ils bondiront hors de la tranchée courant sus à l'Allemand.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.

Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL ALEXIEFF

Commandant un groupe d'armées russes

L'aile gauche russe avait battu lentement en retraite dès le 15 mai. Elle occupait, à cette date, de solides positions à l'ouest de Drohobycz, devant Stryj, et plus au sud vers Dolina.

L'attaque de la position, étudiée à l'avance, fut entreprise par l'armée du général von Linsingen, vers le 19 mai. Avec toutes ses forces, et appuyé par l'armée austro-allemande voisine qui marchait sur les sources du Dniester, vers Chyrow, Spas, le général bavarois attaqua la ligne russe. Une bataille sanglante se livra aux environs de la voie ferrée qui court de Sambor à Drohobycz-Stryj ; durant trois jours, l'acharnement fut extrême ; les pertes se comptaient par 12.000 hommes par journée d'attaque. Le 22, les armées allemandes durent s'arrêter ; elles avaient acquis cependant, vers Slonsko, une partie du terrain et tendaient à tourner la droite russe. Un arrêt s'était imposé devant les efforts réciproques des adversaires et du 22 au 25 mai, chaque armée se consolida sur ses positions.

Le 25 mai, une attaque des plus violentes se déclencha par le sud. Le général de Bohmer, avec son puissant corps d'armée (trois divisions actives, une de réserve), marchait sur Stryj. Déployant une artillerie lourde, il écrase le centre russe, et au prix d'efforts inouïs, il arrive à occuper Stryj. Les pertes avaient été, comme précédemment, formidables ; du reste, durant toute cette longue période d'attaque de mai et de juin, les armées adverses verront leurs effectifs se fondre d'une façon impressionnante ; mais les renforts arriveront, et on reprendra la lutte avec un acharnement féroce.

Les Russes ne pouvaient cependant pas rester dans leur situation après la prise de la ville de Stryj, ils se sentaient pressés de toutes parts, aussi bien au sud, sur le Dniester, où les combats, sur la Bishira les avaient refoulés sur le fleuve, que vers le nord où les armées allemandes qui venaient d'entourer Przemysl menaçaient, vers Dobromil et Sambor, leur aile droite ; ils durent reculer sur le Dniester, Przemysl venait d'être, en effet, évacuée, et l'armée austro-allemande inondait déjà les plaines marécageuses du Wiar et de la Shivar ; elle marchait sur Rudki ; ces terrains sont difficiles, ils sont même peu praticables ; ce sont de grandes plaines humides coupées de canaux et parsemées de trous marécageux. C'était une bonne ligne de défense pour l'armée russe, elle s'en servira avantageusement ; le 15 juin, elle tiendra encore les deux rives du Dniester, de Rudki à Mikolajow.

Cependant le succès produit par la prise de Stryj, au sud, avait poussé l'armée du général de Bohmer à aborder le Dniester. Sa marche se fera vers l'est, directement sur Jurawno, qu'elle atteindra le 8 juin. Le passage du fleuve était difficile ; les abords sont boisés, broussailleux. Ils empêchent l'attaque en colonnes serrées. Si ce masque boisé favorisait l'approche, il desservait l'attaque. On pou-

vait approcher du fleuve, le passer même, mais une fois le succès obtenu, comment se maintenir sur la rive gauche, où des forces suffisantes, dans un pays où la vue ne permettait pas l'usage en grand des masses d'artillerie ?

Le 8 juin, l'attaque du Dniester se fait par les armées austro-allemandes sur tout le front de Mikolajow à Jurawno ; elles prennent pied sur la rive gauche sur une longueur de 20 verstes, vers Jurawno. Le succès n'est pas de longue durée. Dès le 9 juin, une contre-attaque russe, sur le même point, refoule les assaillants sur la rive droite et les rejette en désordre, après d'effroyables pertes, sur Ruda. Durant cette contre-attaque, les troupes russes ont déployé dans le combat une ardeur et un courage admirables. Favorisées, du reste, par le terrain qui ne permet pas à l'adversaire de déployer sa longue barrière d'artillerie lourde, le fantassin russe s'est glissé au milieu de tous ces boqueteaux, parmi tous ces îlots boisés, et, à la baïonnette, il a attaqué l'ennemi. Le sol en fut jonché le soir du 9 juin. L'armée allemande avait éprouvé un sérieux échec.

Mais les progrès des armées austro-allemandes s'affirmaient d'une manière indiscutable, malgré des reculs partiels.

Les deux grandes directions suivies par : 1^o l'armée Mackensen, Vistule-San-Lemberg ; 2^o l'armée austro-allemande, Carpathes-Dniester-Lemberg, tendaient par leur réunion finale à masser sous les murs de la capitale de la Galicie les armées alliées, et vers le 10 juin, le résultat est bien près d'être atteint.

En effet, au nord, les Allemands ont franchi le San et de Jaroslaw à Przemysl s'avancent vers l'est. Ils occupent la vallée intérieure de Sklo, la vallée de la Wisznia jusqu'à Sokola. Les Bavarois se sont même avancés jusqu'à Mosciska, sur la grande route de Przemysl à Lemberg, à 55 kilomètres de Lemberg.

Au sud, les combats acharnés des Autrichiens leur ont permis d'aborder

LA BATAILLE DU SAN ET DU DNIESTER

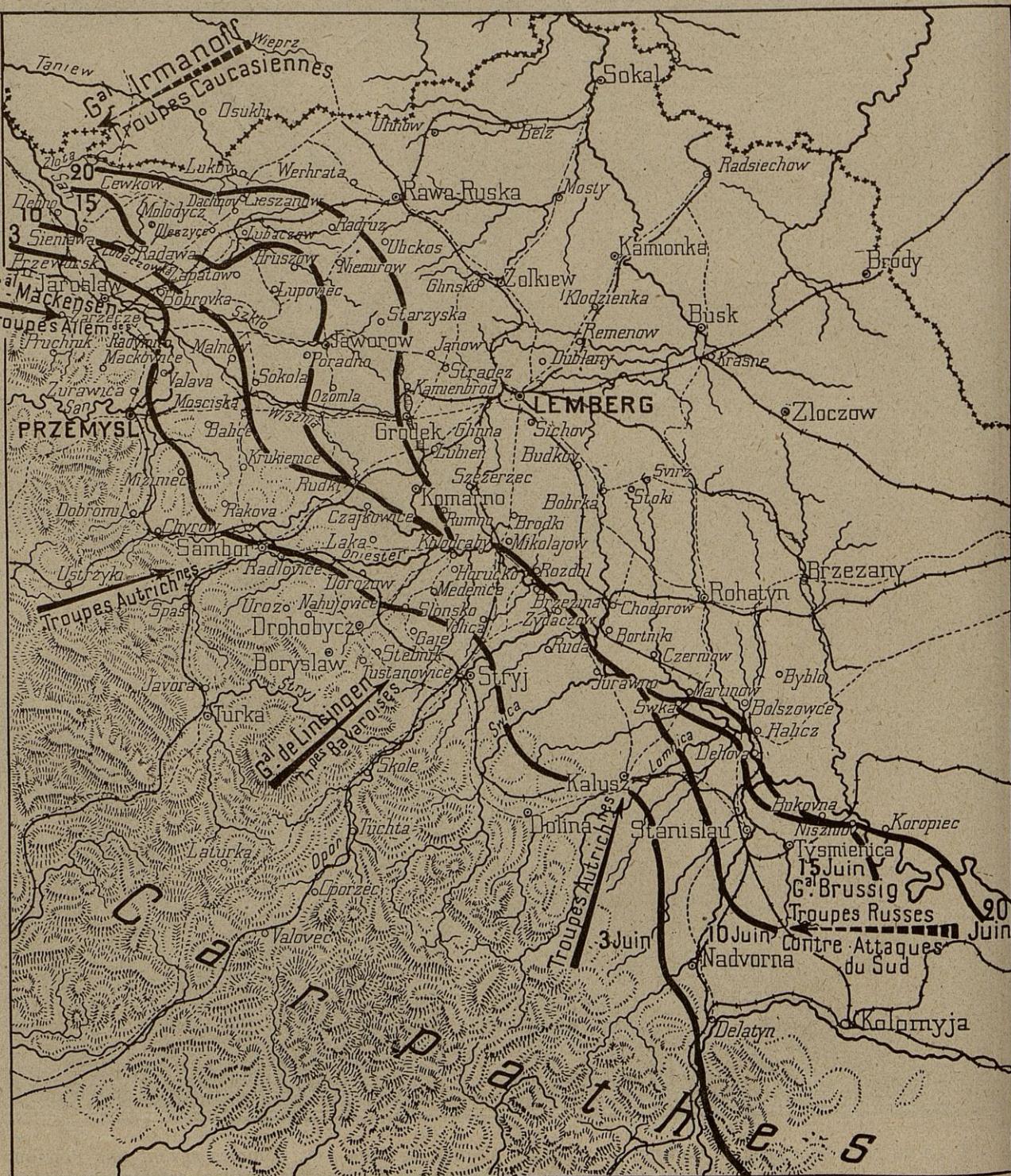
Si, au nord de Przemysl, sur le San, la formidable poussée allemande des dix-sept divisions de première ligne avait réussi à faire prendre pied sur la rive droite de la rivière aux soldats de Mackensen, vers le sud, sur le Dniester, les corps austro-allemands et les corps autrichiens avaient également eu leurs succès ; ils étaient arrivés sur les bords même du Dniester.

Sous la grosse menace venant du Nord, et devant la marche sur le San, les armées russes avaient dû évacuer les Carpates où elles luttaient depuis plus de cinq mois.

Le 15 mai, une attaque des plus violentes se déclencha par le sud. Le général de Bohmer, avec son puissant corps d'armée (trois divisions actives, une de réserve), marchait sur Stryj. Déployant une artillerie lourde, il écrase le centre russe, et au prix d'efforts inouïs, il arrive à occuper Stryj. Les pertes avaient été, comme précédemment, formidables ; du reste, durant toute cette longue période d'attaque de mai et de juin, les armées adverses verront leurs effectifs se fondre d'une façon impressionnante ; mais les renforts arriveront, et on reprendra la lutte avec un acharnement féroce.

Les Russes ne pouvaient cependant pas rester dans leur situation après la prise de la ville de Stryj, ils se sentaient pressés de toutes parts, aussi bien au sud, sur le Dniester, où les combats, sur la Bishira les avaient refoulés sur le fleuve, que vers le nord où les armées allemandes qui venaient d'entourer Przemysl menaçaient, vers Dobromil et Sambor, leur aile droite ; ils durent reculer sur le Dniester, Przemysl venait d'être, en effet, évacuée, et l'armée austro-allemande inondait déjà les plaines marécageuses du Wiar et de la Shivar ; elle marchait sur Rudki ; ces terrains sont difficiles, ils sont même peu praticables ; ce sont de grandes plaines humides coupées de canaux et parsemées de trous marécageux. C'était une bonne ligne de défense pour l'armée russe, elle s'en servira avantageusement ; le 15 juin, elle tiendra encore les deux rives du Dniester, de Rudki à Mikolajow.

Cependant le succès produit par la prise de Stryj, au sud, avait poussé l'armée du général de Bohmer à aborder le Dniester. Sa marche se fera vers l'est, directement sur Jurawno, qu'elle atteindra le 8 juin. Le passage du fleuve était difficile ; les abords sont boisés, broussailleux. Ils empêchent l'attaque en colonnes serrées. Si ce masque boisé favorisait l'approche, il desservait l'attaque. On pou-



(1) Voir les numéros 35, 36, 37, 38 et 39 du *Pays de France*.

le Dniester ; ils sont sur le haut fleuve, vers Kolodraby, vers Mikoiajow. S'ils ont été repoussés à Jurawno, ils tiennent Ruda, Zydaczow.

La situation est donc très délicate pour les armées russes. Si, au nord, sur la Vistule, le général Irmanoff, avec ses troupes caucasiennes, produit des contre-attaques sérieuses et heureuses dans la vallée du Leg — vers Krava-Stala — si, au sud, vers Kaliez, vers Stanislau, sur le Pruth, les contre-attaques russes sont également vigoureuses, il faut reconnaître qu'à la date du 10 juin, la formidable poussée austro-allemande de près d'un million d'hommes, (les trois armées du centre) du San au Dniester, a donné un heureux résultat pour les ennemis alliés. Ils se trouvent à cinquante, soixante kilomètres de Lemberg, leur but définitif, le point tactique et géographique recherché.

Les Russes produisent un admirable effort de résistance sur toute la ligne, défendant le terrain avec leur traditionnel courage ; ils ont des succès partiels ; mais que peuvent peser ces succès devant la marche progressive et constante des Austro-Allemands soutenus par leur formidable ligne d'artillerie ? Et cependant que les munitions arrivent à temps à l'armée russe, qu'elle soit réapprovisionnée, et elle est sauvée et l'offensive peut être reprise et l'ennemi, chassé du Dniester, laissera sur la gauche toute l'armée Mackensen dans une périlleuse situation ; ce sera la réédition de la bataille de Lodz, en octobre 1914.

Tant il est vrai que dans cette guerre aux surprises multiples, aux étonnements continuels, la consommation des munitions viendra bouleverser tous les calculs ; elle atteindra, en effet, un chiffre inouï, elle jouera un rôle prépondérant ; mais ce n'est pas en temps de guerre qu'on s'approvisionne, qu'il faut douter l'armée de son matériel et de ses munitions ; c'est durant le temps de paix qu'il s'agit de prévoir, de produire, d'amasser.

Les trois grosses colonnes austro-allemandes qui s'avancent en encerclant Lemberg voyaient cependant leur marche retardée.

En principe, la poussée du sud, vers le Dniester, devait produire vers Mikolajow le résultat recherché : l'attaque des armées russes vers Lemberg, par la position sud, mais il fallait pour cela que le flanc droit austro-allemand fût dégagé de toute préoccupation vers le Dniester et qu'on n'eût aucun danger à redouter d'une attaque venant du sud. Or, il s'était produit, le 10 juin, un événement nouveau qui modifiait la conception du plan allemand.

L'effort produit par les Bavarois pour prendre pied sur la rive gauche du Dniester n'avait pas réussi. Suivant, dans leur attaque, la voie ferrée de Stryj à Chodorow, ils avaient abordé le Dniester vers Podhorce, au confluent du Stryj ; vigoureusement repoussés par les Russes, les 10-11 juin, ils reculaient laissant sur le terrain près de 10.000 cadavres, et, ce qui était plus grave comme effet moral, laissant entre les mains du vainqueur 348 officiers et 15.431 hommes prisonniers. C'était la faillite du plan conçu pour l'attaque de Lemberg par le sud. Les armées austro-allemandes du Dniester ne pouvaient plus produire une offensive sérieuse ; elles devaient tout au plus former obstacle, barrière, et suivre le mouvement enveloppant qui allait se produire au nord. C'est que, avec une conception grandiose au point de vue tactique pure, mais bien dangereuse et même frivole au point de vue résistance humaine et force morale, l'armée de Mackensen redevenait l'armée assaillante et était chargée de l'attaque qui allait se produire par le nord sur Lemberg ; on renforçait cette armée qui avait éprouvé sur la Dunajec, le Wisloka, le San, la Wisnia, d'effroyables pertes, on la reconstituait en artillerie lourde ; elle était prête dès le 12 juin et donnait son effort sur la Wisnia, le Sklo et la Lubowiska.

A cette époque, 12 juin, cette armée qui compte encore près de huit corps d'armée, 14, 16 divisions, soit près de trois cent mille hommes, et est admirablement appuyée par sa grosse artillerie lourde, est répartie sur le front du San, vers Tarnaviec, sur la Lubowiska, à Radawa-Zapatow, sur le Sklo, à Kracoviec, sur la Wisnia, à Sokola, Mosciska, Sadova-Wisnia. Son aile gauche est sur Oleszyce et Lubowiszow, suivant la voie ferrée de Jaroslaw à Rawa-Ruska. Son centre, sur le Sklo, en face Jaworow. Son aile droite, dans les plaines, entre Wisnia et Dniester. C'est sur elle qu'on compte pour faire effort sur l'armée russe et produire une attaque, soit directe sur Lemberg, soit alors un mouvement tournant vers le nord, dans la direction de Rawa-Ruska et menacer la droite russe qui s'appuie aux collines de Zolkiew.

Pour préparer cette attaque finale, qui devait écraser l'armée russe, il était nécessaire d'attirer son attention sur un autre-terrain d'action, d'immobiliser ses troupes dans les secteurs de combat, et de disposer de toutes ses forces pour faire l'effort au nord de Lemberg ; l'armée de Mackensen aurait alors marché avec plus de facilité dans les vallées de la Wisnia, du Sklo et de la Lubowiska.

Les armées austro-allemandes du Dniester reçurent l'ordre de produire une violente poussée sur le fleuve les 14, 15 et 16 juin. L'attaque nouvelle ne pouvait réussir ; à peine remises des échecs des 10 et 11 juin sur Podhorce-Zydaczow-Chodorow, elles ne s'étaient même pas encore reconstituées que déjà on leur demandait un nouvel effort. C'était un nouveau sacrifice, elles le firent.

Le 14 juin, elles s'avancent sur les deux rives du Stryj, dans le sentier, entre cette rivière et le Swica ; elles abordent le Dniester dans la nuit du 14 au 15 juin et essayent d'en forcer le passage. L'attaque est molle et difficile, comme toujours dans ces terrains où l'avantage reste au courage individuel ; vers Visniow, elles peuvent cependant passer le fleuve, mais c'est pour de courts instants. Repoussées par des contre-attaques vigoureuses russes, où la baïonnette joue le principal rôle, les armées austro-allemandes sont coupées ; une partie est anéantie, l'autre recule en désordre sur la rive droite. Le 15 au

soir, elles étaient en pleine retraite, laissant aux mains des Russes vainqueurs 202 officiers, 8.544 soldats, 6 canons, 21 mitrailleuses, des caissons et des trains... On ne comptait pas les morts et les blessés du champ de bataille, ils devaient dépasser vingt mille hommes !...

L'armée Mackensen s'est mise en mouvement.

Dès le 10 juin, elle avance sur la Lubowiska, vers Zapato ; sur le Sklo, vers Laski ; sur la Wisnia, vers Bonow, elle a dépassé Mosciska où elle s'est butée durant trois jours aux forces russes qui l'ont arrêtée ; elle marche sur la route de Grodek.

Le 12 juin, le général allemand essaye d'une diversion vers le nord ; des automobiles blindés sont lancés sur la route de Lubowiszow, et s'avancent même jusqu'au village de Huszow ; le convoi est arrêté, pris et détruit par les Russes ; ainsi les efforts réitérés des Allemands semblaient ne devoir pas aboutir, mais devant la poussée des masses, et sous l'avalanche des projectiles lancés, ils avançaient toujours et gagnaient du terrain.

Le 13 juin, la ligne allemande occupe Lubowiszow, Jaworow, Ozomla ; elle progresse vers l'est sur Lemberg.

Le 14 juin, sa gauche marche dans la direction de Rawa-Ruska, en suivant la voie ferrée qui va de Lubowiszow à cette localité. Son centre est en face des positions des lacs de Grodek. Sa droite s'étend sur Kolodraby-Rozdawow sur le Dniester. Le 15 juin, la progression s'est encore accentuée vers l'est, on aborde les lignes de défense de Grodek, dans la région des lacs. Les Russes pourront-ils tenir cette position qui paraît être vraiment défendable, appuyée à un cours d'eau, coupée de lacs, laissant entre eux d'étroits couloirs bien gardés, et, plus au nord, une suite de hauteurs et de collines sur Rawa-Ruska, anciens théâtres des batailles du début de la guerre en septembre 1914, et où furent remportées des victoires russes.

Cependant l'avance rapide de l'armée de Mackensen vers Lemberg (elle n'était plus qu'à 25 kilomètres de la capitale de la Galicie), avait laissé forcément sa gauche en mauvaise posture étant mal reliée sur le Zlota, le Taniew, aux armées de Pologne. L'effort produit par le centre de l'armée vers Grodek l'avait amenée en face de cette ville, distante à peine de 20 kilomètres de Lemberg, mais la gauche était encore vers Cieranow-Lukow, fortement en arrière. Le 15 juin, l'ordre fut donné à cette aile de l'armée de s'avancer vers Rawa-Ruska pour envelopper par le nord la position générale des Russes devant Lemberg.

Un combat acharné se livra alors devant Lubowiszow qui devint le centre d'une bataille terrible. L'armée russe, sous cet assaut puissant, cède le terrain ; les troupes qui combattaient au jour le jour, depuis près d'une semaine, sans repos, sont épuisées ; elles reculent vers le nord quand se produit l'intervention inattendue de la cavalerie russe qui, dans une chevauchée splendide, attaque, refoule et poursuit l'armée allemande.

C'était un peu au nord de Lubowiszow, vers le village de Futory, les troupes russes en retraite se repliaient dans la direction de la voie ferrée de Rawa-Ruska ; elles étaient forcément pressées par les régiments allemands qui, eux, un peu désunis dans la poursuite avaient rompu leur alignement et ne se prétaient plus le mutuel soutien recommandé aux troupes sur le champ de bataille. Le général russe Volczenko,

qui disposait d'une forte brigade de cavalerie à trois régiments (11^e cosaques de Tchernikoff), du Don, dragons de Kinburn, hussards, saisit l'occasion propice. Il attaqua résolument dans le flanc des régiments allemands, et lança en échelons ses régiments à la charge. Le terrain était favorable, de petits mamelons et de légères vallées, des ruisseaux se jetant dans la Lubowiszowka, sur sa rive gauche, faciliteraient l'approche.

L'attaque fut foudroyante ; pris de panique, les régiments allemands furent d'abord figés sur place, puis prirent la fuite. Le 9^e régiment d'infanterie allemand, attaqué de front, puis, pris de flanc par les échelons successifs, fut littéralement haché et exterminé à coups de lances et de sabres. La poursuite se continua très au nord et nord-ouest, vers Oleszyce, de l'autre côté de la voie ferrée ; elle arriva jusqu'au front des réserves qui arrêta la débandade des premières lignes. C'était un beau succès ; la cavalerie avait donné, et ce qui valait mieux pour les armées russes, elle venait de changer en une victoire la retraite commencée sur Radzow.

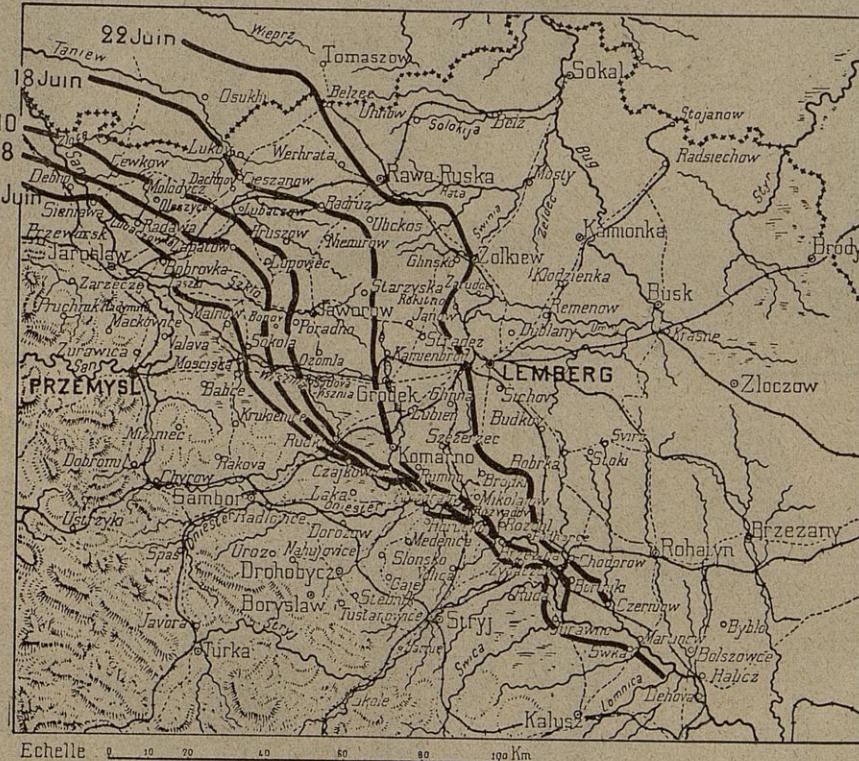
Mais que pouvait une victoire, même de cavalerie, sur le flanc d'une armée immense dont les renforts arrivaient sans cesse sur le front, tirés du centre du pays, et amenés jusque de la Belgique par les multiples voies ferrées. Les armées russes recevaient bien, elles aussi, des contingents nouveaux, mais ils étaient à peine équipés et on les armait sur place avec les fusils des blessés et des tués ; puis les munitions arrivaient lentement du seul endroit communiquant avec l'étranger, le port d'Arkangel, au nord de l'immense empire, à près de 2.000 kilomètres de distance du théâtre de la guerre. Les Russes reculaient ; déjà leurs lignes de défense devant Grodek, la ligne des lacs, qui semblait être la seule position d'arrêt, étaient percées sur plusieurs points et sur les chaussées courant entre ces étangs, les Allemands s'avancent vers l'est. Lemberg, encerclée au nord et à l'est, ne pouvait plus être conservée ; il fallait l'évacuer.

Les armées russes la quittèrent le 22 juin 1915.

La promesse du kaiser se réalisait ; il avait rendu à son allié et Przemysl et Lemberg, mais au prix de quels sacrifices !...

On est au-dessous de la vérité en estimant à six cent mille hommes tués, blessés, disparus, prisonniers, les pertes que subirent les armées austro-allemandes dans leur grande offensive depuis le 1^{er} mai jusqu'au 22 juin 1915.

(A suivre).



L'ENCERCLLEMENT DE LEMBERG PAR LES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES

LE DUC DE CONNAUGHT AVEC NOS ARMÉES



Après avoir passé la revue, le duc de Connaught s'est entretenu longuement avec le général Sarrail. A droite, sur le même plan, se tiennent les quatre officiers qui viennent d'être décorés.

Dans le médaillon, le duc de Connaught et le général Sarrail passent la revue des troupes qui présentent les armes. Notre allié a admiré la magnifique tenue de nos soldats et en a félicité leur chef.



Le duc de Connaught, cousin du roi d'Angleterre, a parcouru le front de nos armées, apportant un certain nombre de déisations aux officiers et aux soldats qui se sont distingués par des actions d'éclat. On le voit ici dans une petite ville de l'Est, aux côtés du général Sarrail, assistant au défilé des troupes après la remise des déisations.

L'EXAMEN DES PRISONNIERS ALLEMANDS



Les prisonniers que nous faisons tous les jours sont amenés à l'arrière de nos lignes ; là, des officiers leur font subir un court interrogatoire et examinent ensuite leurs papiers d'identité. Il est à remarquer qu'au début de la guerre les prisonniers allemands étaient pour la plupart roges et hautains ; aujourd'hui leur morgue a disparu et ils ne dissimulent pas leur satisfaction.

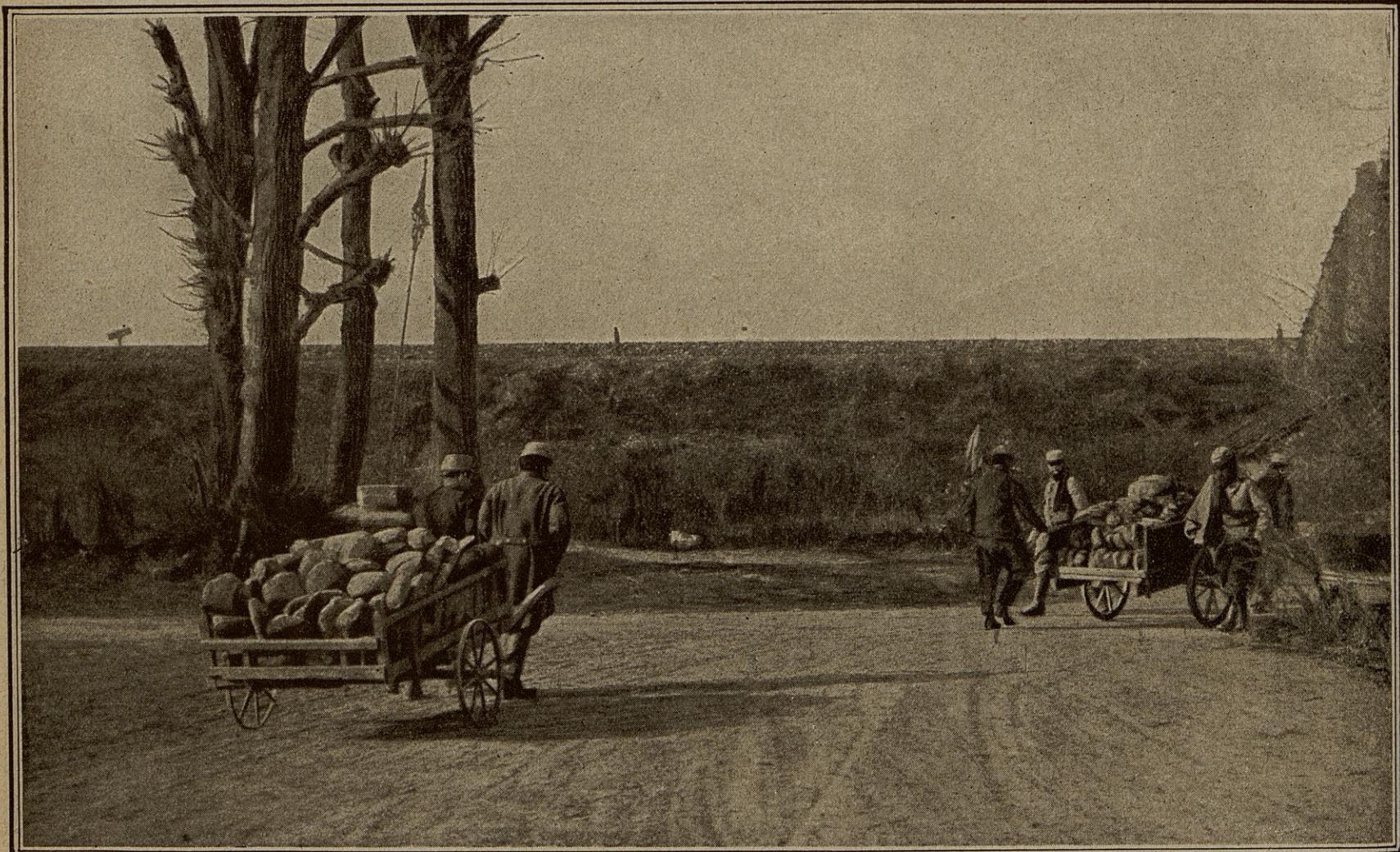


Voici des prisonniers allemands de la dernière bataille d'Artois ; ils se prêtent de bonne grâce à toutes les formalités qui ont pour objet d'établir leur identité ; livret militaire, lettres, papiers de toutes sortes, ils donnent tout ce qu'ils ont, persuadés que cette preuve de bonne volonté leur attirera la bienveillance de leurs vainqueurs.

A L'ARRIÈRE DE LA LIGNE DE FEU



Tous les jeux sont en honneur à l'armée ; lorsqu'ils ont été relevés du service des tranchées, les hommes sont mis au repos pendant quelque temps, repos coupé par des exercices et des maniements d'armes. C'est alors une joie pour nos soldats de se livrer aux jeux qu'ils apprirent dans leur enfance ou qui sont pratiqués dans leurs villages. Voici une partie de quilles qui doit amuser des originaires du Centre de la France.



Ce n'est toujours pas le pain qui manque à nos troupes ; les boulangeries militaires installées près du front, les stations-magasins de l'intérieur en fournissent des quantités plus que suffisantes. On s'est ingénier pour apporter la boule de son dans les tranchées ; des voitures basses et larges ont été construites et avec cet attirail on peut ravitailler sans trop de fatigue ceux qui se battent.

NOTRE AÉROSTATION MILITAIRE



Comme le service d'aviation, le service d'aérostation de notre armée se développe chaque jour ; en dehors des dirigeables, nous construisons maintenant de nombreux ballons captifs qui n'ont plus la forme sphérique mais ont pris la forme allongée du ballon allemand auquel nos troupiers ont donné le nom bien caractéristique de « saucisson » ; cette transformation leur a valu une plus grande stabilité. Des tracteurs automobiles permettent de les transporter puis de les gonfler.

L'ADMIRABLE BONTÉ DES SOUVERAINS BELGES POUR LEURS SOLDATS



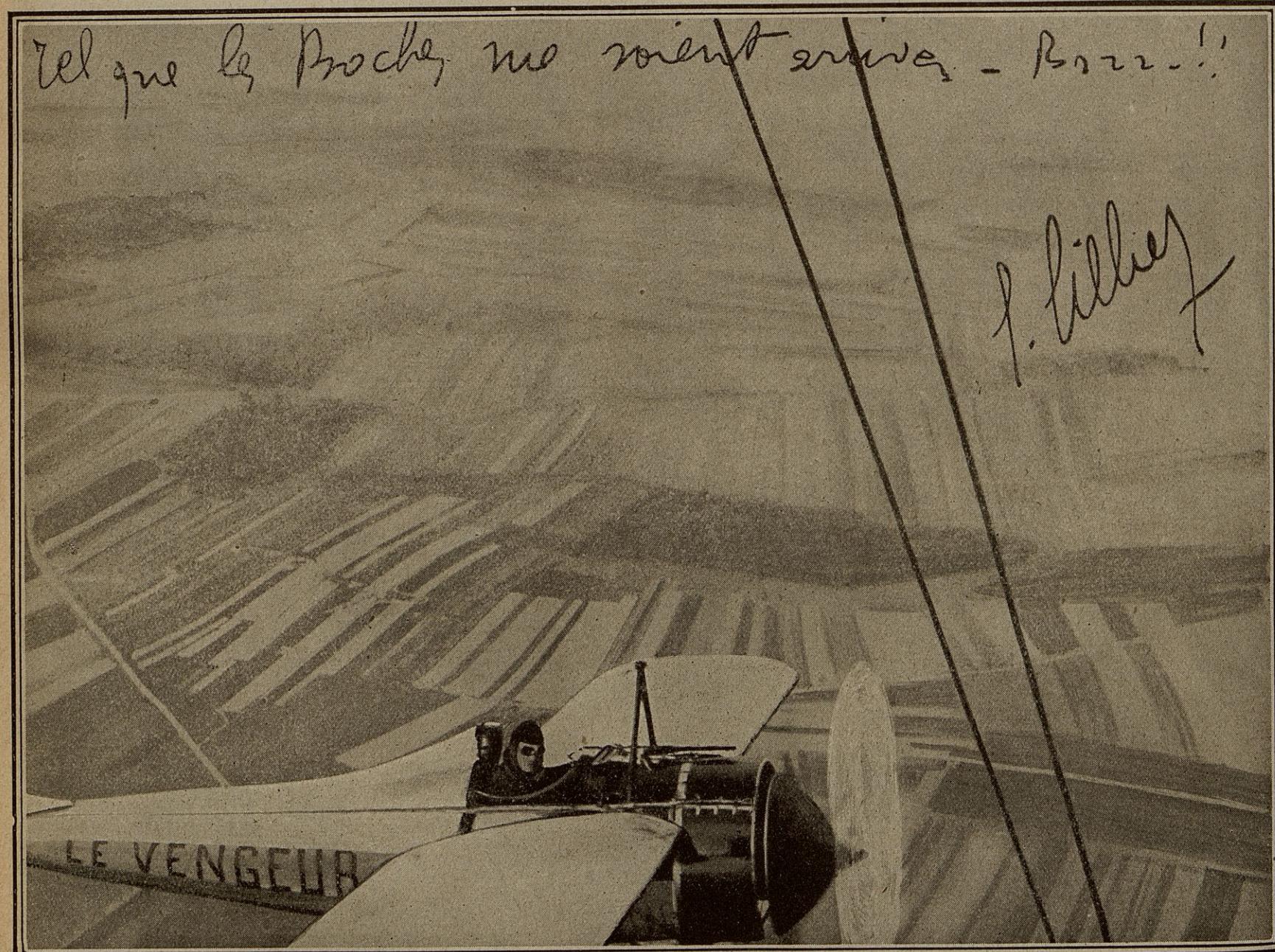
La reine Elisabeth de Belgique passe de longues heures dans les ambulances belges. Un jour qu'elle terminait un pansement, un officier entra portant un blessé dans ses bras ; la reine se retourne et reconnaît le roi Albert ; les deux souverains échangent seulement un sourire et la reine revient à ses blessés, tandis qu'Albert repartait pour le front.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

L'AVIATEUR GILBERT INTERNÉ EN SUISSE

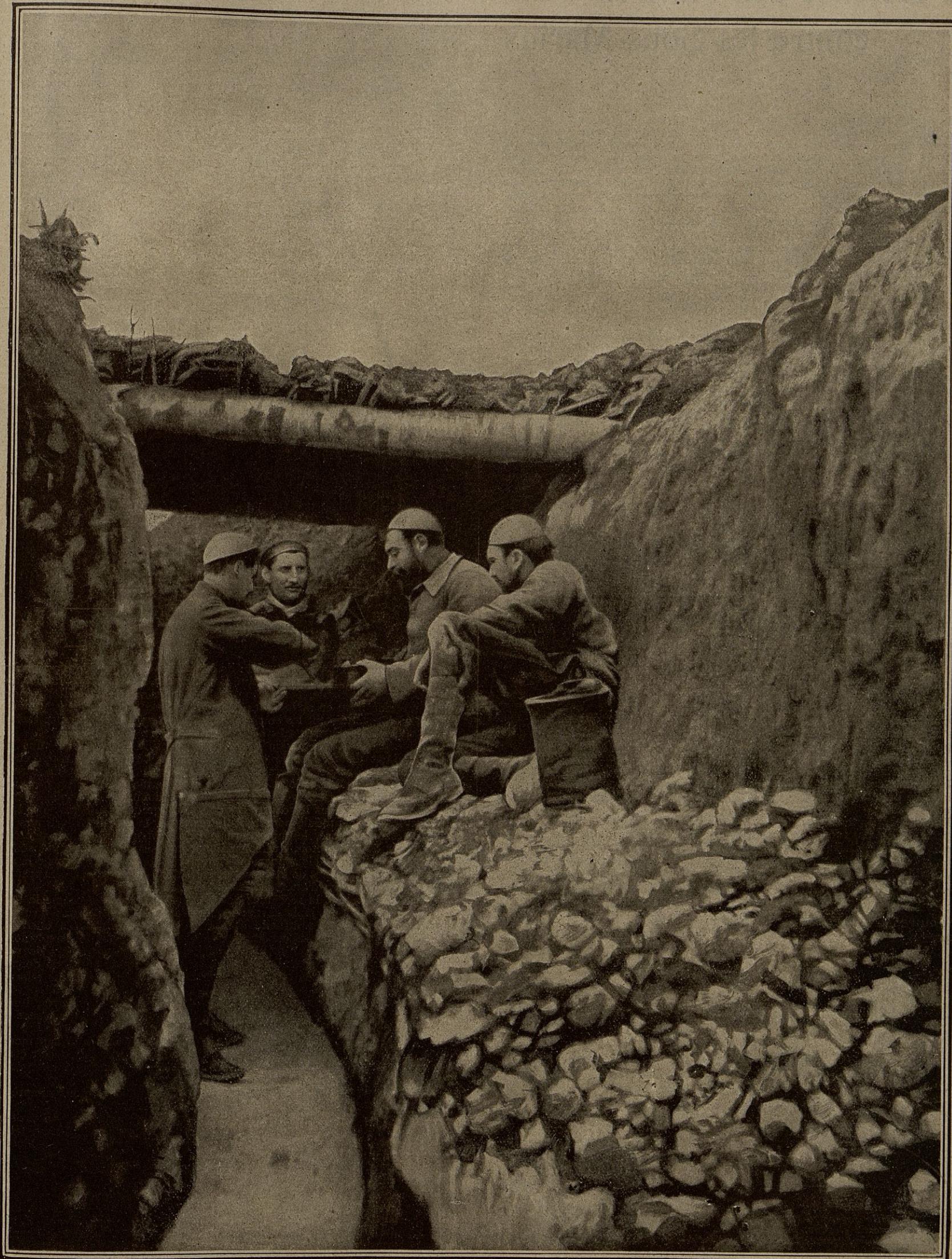


Le 27 juin dernier, le lieutenant aviateur Gilbert, du centre d'aviation de Belfort, survolait les hangars à zeppelins de Friedrichshafen sur lesquels il lançait huit obus. Malheureusement, au retour, une panne de moteur l'obligea à atterrir sur le territoire suisse à Rheinfelden. Conformément aux conventions internationales l'aviateur fut fait prisonnier et son appareil confisqué.



Après son atterrissage en Suisse, l'aviateur Gilbert fut conduit à Bâle, puis à Berne, enfin à Hospenthal, dans le massif du Saint-Gothard, près d'Andermatt où il a été interné. Plusieurs de ses camarades sont allés le voir ; lui-même a donné de ses nouvelles à ses nombreux amis. Voici une carte postale amusante qu'il a envoyée tout récemment.

LA CALOTTE DES TRANCHÉES



Pour protéger nos soldats dans les tranchées contre les éclats d'obus, on leur avait donné des calottes en tôle d'acier qu'en style militaire on dénommait des « cervelières » ; elles étaient lourdes et incommodes ; les hommes ne s'en servaient plus guère et les avaient rabaisées au rôle d'ustensiles de cuisine ; on vient de les remplacer par des casques plus légers et aussi résistants.

La Défense des Navires contre les Sous-Marins

Les procédés barbares — produits de la « kultur » — dont usent les Allemands dans la guerre sous-marine ne nous ont pas étonnés, après les crimes que les hordes teutonnes ont commis sur terre dans les pays envahis, mais le torpillage du grand paquebot *Lusitania*, de la compagnie de navigation anglaise Cunard, par un sous-marin allemand à 20 milles de la côte sud de l'Irlande, a ému tout le monde civilisé, car plus de 1.500 vies humaines, que les lois de la guerre devaient respecter, ont été sacrifiées en quelques minutes.

Une réprobation unanime s'est élevée chez les alliés et chez les neutres, et, devant le cynisme avec lequel les Boches avaient perpétré leur crime, l'opinion publique s'est demandée pourquoi le *Lusitania* n'a pas été convoyé en vue des côtes britanniques ; c'est que s'il en avait été ainsi, le grand paquebot rentrait dans le cas d'un bâtiment militaire soumis aux lois de la guerre navale. Les Allemands pouvaient alors, comme ils cherchent à le faire, expliquer et trouver une excuse au torpillage de ce beau bâtiment, et à l'assassinat des 1.500 passagers. N'ont-ils pas dit que ce paquebot transportait des munitions et était armé en croiseur auxiliaire. Drôle de croiseur que ce bâtiment où s'étaient embarqués 1.500 passagers civils.

Bravant l'opinion et les notes envoyées par le président de la République des Etats-Unis, les Allemands ont continué leurs actes de pirates de mer, en coulant le navire américain *Frye* et le grand vapeur anglais *Armenian*, avec lequel un grand nombre de citoyens américains ont disparu. Mais les sous-marins alliés, dont peut-être on ne parle pas assez, ont répondu en accomplissant de vrais actes militaires, où la vie des non-belligérants a toujours été respectée.

Tout récemment un sous-marin russe a coulé dans la Baltique un croiseur allemand de près de 3.000 tonnes ; un sous-marin anglais, dans les mêmes parages, a coulé un cuirassé allemand du type *Deutschland*, de 13.500 tonnes. Dans la mer de Marmara, malgré les difficultés semées dans les Dardanelles, les sous-marins anglais coulent les transports de troupes turques et les cargos ou voiliers chargés de vivres et de munitions, ils ont même terrorisé Constantinople en coulant un paquebot amarré au quai de l'arsenal militaire de Top-Hané.

Les sous-marins alliés ne sont en rien inférieurs aux sous-marins allemands, mais le gibier qu'ils ont à chasser est rare, car les bâtiments de guerre ennemis restent prudemment enfermés dans leurs ports et les navires de commerce sont désarmés, le commerce maritime allemand étant annihilé depuis le début de la guerre. Cette absence de flotte ennemie à combattre et à chasser ne rend pas apparemment le rôle des sous-marins alliés aussi brillant qu'il devrait l'être à nos yeux.

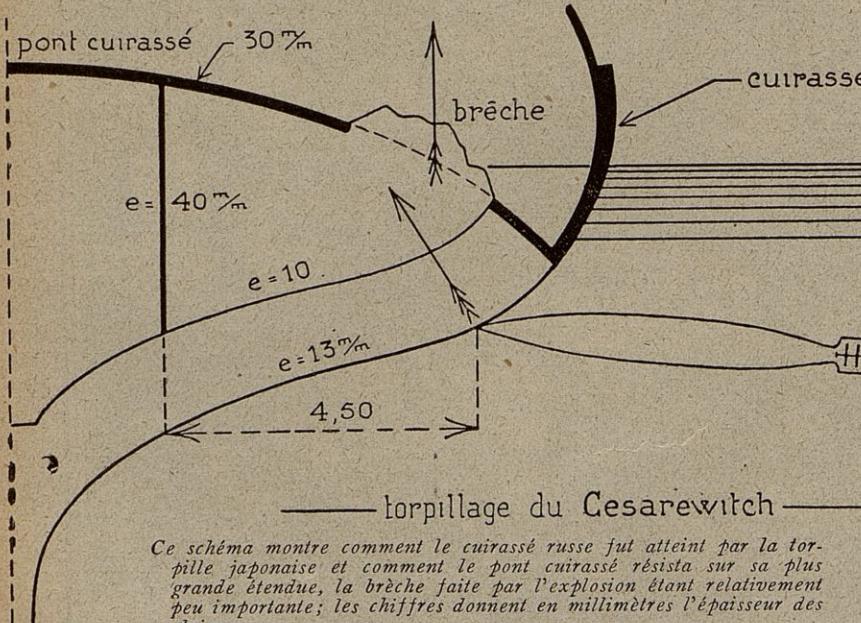
Les sous-marins ennemis ont coulé depuis le début de la guerre quelques cuirassés ou croiseurs alliés dont la plupart, tels que le *Triumph*, *Majestic*, *Goliath*, étaient munis des dispositifs de protection modernes contre les torpilles, du genre de ceux dont nous allons parler plus loin.

La protection de la coque

Comment peut se défendre le bâtiment de commerce qui prévoit une attaque de sous-marin ? Par sa construction, ce bâtiment est peu préparé à supporter les effets d'une torpille ou d'une mine. Ses compartiments ont un très grand volume, leur envahissement par l'eau donne de suite une forte inclinaison au navire, les cloisons étanches sont moins nombreuses qu'à bord des bâtiments de guerre, lesquels, d'ailleurs, malgré ces précautions et les systèmes de protection adoptés restent soumis à la destruction par les torpilles ou par les mines.

Pour échapper au sous-marin, les bâtiments de commerce doivent forcer de vitesse, suivre des routes sinueuses, des S, des crochets qui rendront difficile la visée de l'ennemi, lequel, en plongée, ne manœuvre pas avec aisance.

Le bâtiment de guerre, malgré toutes les précautions prises, et sa construction spéciale établie en vue de la protection sous-marine n'échappe pas, comme nous l'avons déjà dit, à l'action brutalement destructive de la torpille. De



nombreux exemples fournis par la guerre navale actuelle confirment l'infériorité défensive du cuirassé contre l'attaque du sous-marin.

Comment peut-on expliquer la puissance et l'action de cette force des

destructive contre laquelle coques, cuirasses, cloisons blindées construites avec le meilleur acier ne peuvent résister ? Comment peut s'opérer l'anéantissement complet et rapide d'un mastodonte à l'apparence de force tranquille ?

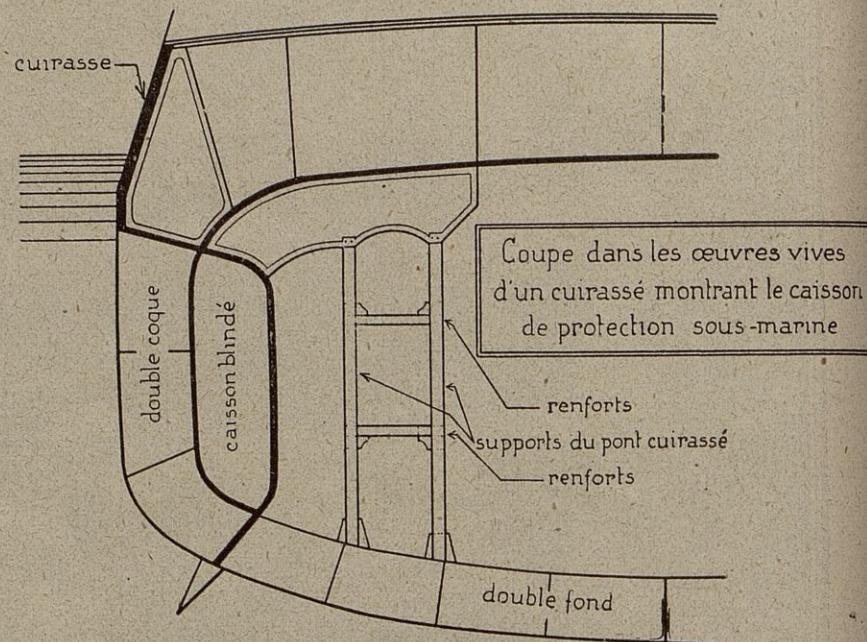
Quel est celui qui n'a pas éprouvé, en montant à bord d'un de ces grands bâtiments, la sensation d'être sur quelque chose de solide, capable de résister aux éléments les plus violents ?

Quand, sous l'effet du choc de la torpille au contact de la coque du navire, la capsule de fulminate de mercure enflamme la charge de fulmicoton, dont le poids atteint 120 kilos dans les nouveaux engins, il y a production brusque d'une quantité considérable de gaz ; leur température très élevée peut atteindre 3.000 degrés centigrades ; ces gaz, emprisonnés dans une masse d'eau peu compressible, vont exercer un effort considérable de 2.000 à 3.000 kilos par centimètre carré.

Cet effort, dont la valeur sur un mètre carré est de 30.000 tonnes environ, est transmis presque intégralement à la coque si la torpille explose assez près d'elle ; tôles, rivets, renforts sont arrachés, car il est impossible de construire une coque capable de résister à des pressions d'un ordre aussi élevé.

Dès que la brèche est ouverte sur les flancs du navire, une gerbe d'eau et de gaz sous pression s'engouffre à grande vitesse, et formant bâlier, défonçant les cloisons longitudinales et ponts intérieurs. Les gaz brûlants se détendent dans les compartiments, causent l'asphyxie du personnel et l'inflammation des poudres ou du matériel selon le cas.

Après le premier choc de l'explosion, une série d'autres chocs se produisent



presque confondus avec le premier ; ils sont dus à des effets de réaction immédiates causées par la compressibilité de l'eau qui, quoique très faible, atteint une valeur appréciable, étant donné la grande masse liquide et l'énormité de la pression mise en action. Ces effets secondaires succèdent instantanément au premier, agrandissent les brèches, achèvent en un mot le premier travail de destruction déjà pourtant très considérable.

On conçoit très bien que l'effet de l'explosion est d'autant plus grand sur un point donné, que le centre d'explosion en est plus rapproché. De même à plus grande immersion, l'effet destructif de la torpille sera plus important ; le voisinage de la surface de l'eau permet en effet un dégagement d'eau et de gaz plus facile vers l'extérieur, ce qui diminue l'effet utile destructif.

On a observé dans les divers cas de torpillage des bâtiments, que l'action de l'explosion se produit perpendiculairement à la coque. Ainsi, lors de la guerre russo-japonaise, le cuirassé russe *Cesarewitch*, torpillé par une charge de 42 kilos de fulmicoton, dut son salut à la résistance offerte par son pont cuirassé et non par le cloisonnement vertical ; la torpille avait touché le navire sous les formes fuyantes de la coque, de sorte que la gerbe d'eau vint frapper le pont cuirassé au lieu d'atteindre les cloisons longitudinales.

Plus que jamais, la recherche des moyens de protection contre la torpille est à l'ordre du jour. Mais devant les mauvais résultats obtenus jusqu'ici, le problème apparaît très difficile à résoudre. Néanmoins, on a cherché, on cherche et on cherchera encore à combattre les effets de l'explosion des torpilles en les localisant le plus possible à des compartiments de volume réduit, placés immédiatement derrière la coque extérieure ou bordé de carène.

Le cuirassement complet des œuvres vives d'un navire de guerre est impossible à admettre à cause des augmentations de poids qui en résulteraient et qui seraient incompatibles avec des tonnages même élevés, lesquels, d'ailleurs, sont déjà en grande partie absorbés pour obtenir la puissance offensive du navire.

Ainsi, quand on songe qu'un caisson de protection de bâtiment moderne, dont nous parlerons plus loin, pèse 1.000 à 1.200 tonnes, on conçoit combien il serait difficile de doter d'un cuirassement épais la coque immergée d'un grand bâtiment.

On en vient alors à un système mixte dont nous donnons ci-après une description sommaire.

Les cuirassés et croiseurs-cuirassés récents sont munis d'une protection consistant en principe dans un compartimentage étanche nombreux, tels que double-fonds, double-coque, et caisson étanche en acier au nickel à l'intérieur de la coque, allant sur les deux bords du navire de l'avant à l'arrière. Ce caisson, par sa résistance et son élasticité, doit absorber une grande partie de l'effet du choc de l'explosion.

Pour juger des meilleurs types de caissons à employer, des expériences furent entreprises en France et à l'étranger. Le port de Brest étudia en 1911 les formes les plus favorables à donner au caisson du cuirassé *Henri-IV*, actuellement aux Dardanelles. Ce caisson ne résista pas complètement à l'explosion d'une charge de 80 kilos de fulmicoton ; néanmoins, son type perfectionné servit de modèle pour la protection des cuirassés des modèles suivants.

Les constructeurs anglais essayèrent un procédé original (type Elia Vickers) comportant un cloisonnement concave renforcé, et contenant une série de bosses cassantes ou gros cordages métalliques disposés comme un

énorme treillis à l'intérieur de la coque ; ils étaient destinés à refroidir les gaz très chauds provenant de l'explosion du fulmicoton et à diminuer ainsi leur pression.

Des constructeurs ont préconisé l'idée suivante, consistant à ménager des événements pour assurer le dégagement des gaz de l'explosion pénétrant à l'intérieur du navire. Des bâtiments de guerre américains, tels que le *Wyoming*, possèdent ce genre de protection. Les effets des gaz sur le cloisonnement interne sont ainsi atténués. Ces événements, pour être efficaces, doivent avoir de grandes sections qui les rendent incompatibles avec les nécessités de protection contre l'artillerie, nécessités qui exigent que les ponts cuirassés et curassés soient le moins possible découpés ; aussi leur emploi ne s'est pas répandu dans les marines étrangères.

Toutes les expériences exécutées par les architectes navals n'ont donné aucun résultat nettement favorable à la défense contre les torpilles ; ces échecs sont d'ailleurs confirmés par la perte des bâtiments cuirassés nombreux coulés dans la guerre navale actuelle, et dans la guerre russo-japonaise. Voici quelques valeurs des brèches faites sur des caissons d'essai et qui donneront une idée de la puissance explosive des torpilles.

Résultats des effets destructifs obtenus sur un caisson blindé destiné à un bâtiment cuirassé : torpille employée : 450 millimètres de diamètre avec une charge de fulmicoton de 80 kilos.

Effets de l'explosion : brèche de 12 mètres carrés dans le bordé ou coque extérieure ; brèche de 3 mètres dans la paroi du caisson de protection dont l'épaisseur était de 45 millimètres ; brèche de 12 mètres dans la cloison d'étanchéité inférieure.

Le système de protection du cuirassé russe *Cesarewitch*, jugé pendant quelque temps comme suffisant, servit d'indication pour la construction du caisson de protection des cuirassés construits peu après la guerre russo-japonaise.

Ce système comportait un cloisonnement concave avec une partie plane verticale pouvant se déformer sous l'action de l'explosion. Un cloisonnement léger complétait le dispositif.

Dans toutes les expériences, que l'on a faites, les caissons de protection furent traversés ; seules, parfois, quelques cloisons latérales tinrent bien et limitèrent ainsi l'enfoncement de l'eau dans le navire.

C'est grâce à la résistance de leur cloisonnement transversal que le paquebot *Amiral-Gantzaume*, torpillé dans la Manche, que le cuirassé *Jean-Bart*, torpillé dans la mer Adriatique, et d'autres bâtiments purent se maintenir à flot et regagner un port de réparation.

La défense contre la mine sous-marine, qui, elle, explose le plus souvent sous le navire, exige la protection des fonds, mais alors la complication de construction et les défauts de stabilité qui résultent de l'adoption d'un caisson se prolongeant jusque dans la partie inférieure du bâtiment sont tels, que le problème peut être considéré comme irréalisable, et, de ce fait, comme abandonné. Il ne paraît pas possible que ce soit sur cette voie que ce problème soit repris, les connaissances actuelles ne permettant pas de le résoudre.

A l'heure présente, le bâtiment de guerre, tel qu'il est construit, n'est pas en état de résister à l'explosion d'une torpille moderne ; même s'il n'est pas coulé immédiatement, il est mis dans une situation extrêmement dangereuse qui le rend inutilisable pendant de longs jours, après de coûteuses réparations.

Filets pare-torpilles

Devant les difficultés d'assurer la protection du bâtiment de guerre contre la torpille par des moyens tels que ceux que nous venons d'énumérer, l'art naval fut obligé de rechercher d'autres procédés consistant à faire éclater la torpille à une distance du bord suffisamment grande pour que les effets de l'explosion soient sans danger.

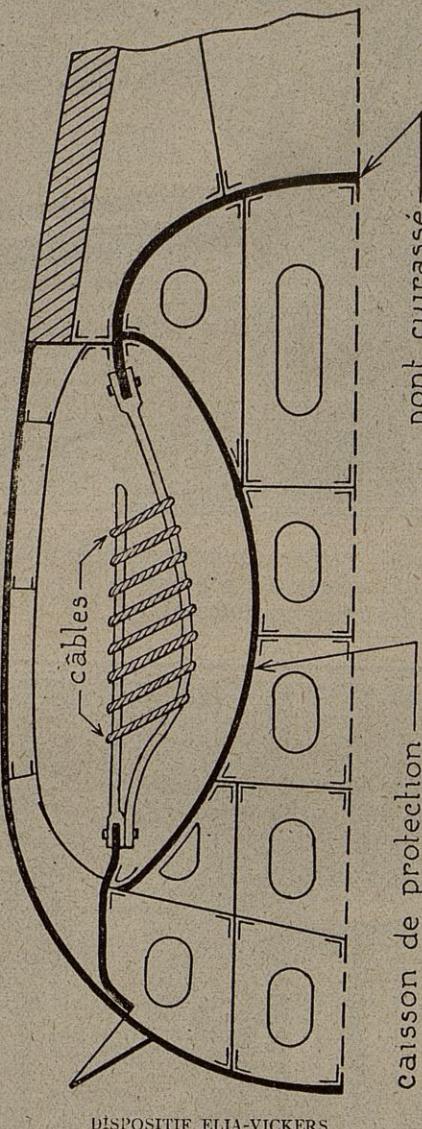
Plusieurs marines étrangères emploient à cet effet des filets métalliques suspendus à de petits « tangons » ou bras latéraux de huit à neuf mètres de long, fixés par des charnières et pivots sur les côtés du navire.

Leur but est d'empêcher la torpille ennemie de venir éclater au contact de la coque, étant donné que les effets de l'explosion décroissent très rapidement avec la distance du centre d'explosion. La torpille doit s'arrêter dans les mailles du filet tendu autour du bâtiment à protéger.

Le bâtiment étant en marche, les filets et leurs tangons sont appliqués et rabattus sur la coque extérieure afin de ne pas diminuer la vitesse du bâtiment : d'ailleurs la pression de l'eau sur les filets les écarteraient de la coque ou même arracherait les tangons à leur liaison.

Cependant il est admis que le bâtiment pourrait tenir une vitesse de 4 à 5 nœuds environ avec ses filets suspendus, mais ce système de défense est surtout utilisé au mouillage, et il ne peut servir de protection que contre la torpille automobile, et non contre la mine sous-marine.

Les filets actuellement employés sont constitués par des mailles circulaires de 40 millimètres, confectionnées avec des câbles d'acier de 4 à 5 millimètres de



diamètre ; ils doivent être souples et résistants ; souples, afin de pouvoir assez facilement se rabattre sur la coque et se déployer autour d'elle selon le cas ; résistants, car ils devront subir le choc de la torpille, et résister à l'action du perforateur dont elle est munie. Ce dernier outil a pour but de couper le filet protecteur et de permettre un passage à la torpille afin qu'elle puisse venir exploser au contact de la coque.

Le filet a rendu et peut rendre encore des services, sans toutefois donner l'absolue assurance de la protection contre la torpille ; néanmoins, on cite, lors de la guerre russo-japonaise, le cas du cuirassé russe *Sébastopol*, mouillé à l'entrée de Port-Arthur, qui releva un matin ses filets avec huit torpilles engagées par leurs ailerons, mais il est certain qu'aujourd'hui on ne peut plus compter sur son efficacité contre les torpilles dont les vitesses, au moment de leur arrivée auprès du bâtiment à torpiller, atteignent encore 27 à 30 nœuds, et dont les perforateurs très perfectionnés coupent les filets doubles ou triples.

En résumé, ces filets sont lourds et encombrants (environ 50 tonnes pour un cuirassé moderne), n'offrent pas la certitude de la perfection parfaite contre les engins perfectionnés ; c'est pour ces raisons que la marine française les avait abandonnés.

Dans la guerre navale d'aujourd'hui, on peut donc affirmer qu'aucune des nations belligérantes ne possède une défense absolument efficace et sûre contre les sous-marins et leurs torpilles ; le filet moderne, dont on vante les qualités, n'est qu'un palliatif parfois incertain qui pourtant ne doit pas être dédaigné.

Il est évident que le meilleur moyen de protéger les navires cuirassés contre les attaques des sous-marins est celui qui consiste à combattre les sous-marins en les pourchassant dès qu'ils arrivent en surface, afin de les empêcher de se livrer à leurs attaques.

La chasse aux sous-marins

La chasse aux sous-marins ne peut être obtenue qu'à l'aide de bâtiments des flottilles, légers, à grande vitesse, armés de canons à tir rapide, ne présentant qu'une cible réduite aux coups de la torpille du sous-marin, pouvant se déplacer aisément afin d'éviter d'être visés avec sûreté par leur ennemi. Il y a là une ironie du sort pour le sous-marin, qui peut couler un cuirassé de 26.000 tonneaux en quelques secondes, et qui a pour ennemis dangereux les petits échantillons de la flotte militaire armés seulement de quelques canons légers.

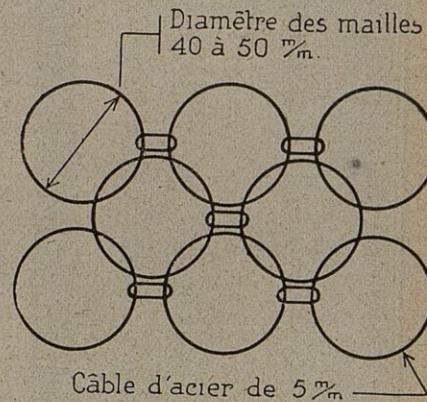
Non seulement il faut donner la chasse au sous-marin, mais aussi à ses navires ravitailleurs qui n'hésitent pas à prendre toutes les formes des bateaux de commerce et de pêche tels que bricks, goëlettes, chalutiers. Un des meilleurs moyens de lutter contre les sous-marins serait de découvrir leurs bases de ravitaillement et de les détruire. Le sous-marin, privé de pétrole, devient un corps sans âme, une bouée flottante vouée à la destruction. Les bâtiments de surface légers sont les meilleures armes à employer contre lui, mais pour que ces armes soient efficaces, il est de toute nécessité qu'elles soient à tives et nombreuses. La guerre contre le sous-marin ! bien peu l'avaient prévue ; même nos ennemis qui s'étaient appliqués à augmenter surtout l'importance de leur flotte de haut bord, ne croyaient pas trop à leurs sous-marins ; s'ils avaient eu en ces engins perfides une foi absolue, ils en auraient doté leur marine d'un nombre considérable, au lieu d'accroître sans cesse le tonnage, la vitesse et la puissance de leurs croiseurs-cuirassés, toutes choses très coûteuses et dont l'utilisation pour eux nous paraît inférieure.

Les dirigeables et les avions qui ont la faculté de voir, non seulement à la surface des eaux, mais aussi à une profondeur de 20 à 25 mètres, sont des ennemis redoutables des sous-marins. En effet, ces derniers peuvent être découverts, leur position indiquée aux bâtiments ; s'ils remontent en surface, ou même à faible profondeur, ils peuvent être bombardés par les avions ou dirigeables, un sous-marin autrichien a été tout récemment bombardé en plongée par un avion français dans l'Adriatique. La tactique navale se trouve complètement modifiée du fait des actes de la guerre sous-marine. Nous allons assister dans l'avenir à une lutte entre la coque du bâtiment de surface munie de ses filets métalliques et de la torpille, comme nous avons assisté à la lutte entre la cuirasse et le canon. D'après les exemples que nous avons sous les yeux, nous pouvons prévoir que c'est le sous-marin invisible, armé de la torpille rapide à grande capacité d'explosif, qui deviendra le maître des mers d'Europe, des mers resserrées et des côtes. Le sous-marin se transformera en futur destroyer sous-marin capable de tenir les mers presque par tous les temps. Armé de canons contre les dirigeables et bâtiments de commerce, et de torpilles contre les bâtiments cuirassés, peut-être deviendra-t-il le type du futur bâtiment de guerre qu'on verra en grand nombre dans nos escadres.

Quoi qu'il en soit, malgré l'endurance et l'activité des sous-marins allemands, ni le commerce maritime, ni les opérations navales des alliés n'ont été empêchés nulle part. L'enthousiasme des équipages alliés est demeuré le même qu'au début de la guerre, leur conduite aux Dardanelles étonne tous les chefs.

Cependant plusieurs faits maritimes, tels que la perte des derniers cuirassés anglais, ont montré aux marins alliés, les seuls à tenir la mer sur les grands bâtiments, que les cuirasses, ponts cuirassés, les cloisonnements armaturés et les filets pare-torpilles ne les protègent qu'insuffisamment contre leurs ennemis sous-marins.

Malgré cela, et malgré les autres nombreux dangers qu'ils courrent, nos matelots continuent bravement l'accomplissement de leur besogne, parfois obscure, comme celle de croiser ou d'assurer un ravitaillement. Ils n'ignoront pas qu'au-dessous d'eux l'abîme peut brutalement s'ouvrir en quelques minutes, en quelques secondes même, mais ils ont la confiance, la foi, la froide résolution de ceux qui ne craignent pas la mort et qui ont placé tout leur espoir en leurs chefs qui, comme ceux du *Bouvet* et du *Gambetta* et des navires alliés, savent mourir avec eux, tout simplement, tout naturellement.



L'ENTREVUE DE CALAIS



En attendant le départ du train de Calais, le général Joffre cause avec M. Balfour, ministre de la marine d'Angleterre et notre ministre de la marine, M. Augagneur. A gauche, M. Viviani, président du conseil. La conférence qui a eu lieu entre les ministres des deux pays alliés donnera bientôt des résultats intéressants.



Les présidents du conseil de France et d'Angleterre, les ministres de la guerre et de la marine des deux pays et les généralissimes des deux armées alliées ont tenu récemment une importante conférence à Calais en vue de prendre des résolutions communes. Voici, sur le quai de la gare, le maréchal French s'entretenant avec le général Huguet.



CHAPITRE CINQUIÈME
(Suite)

Oui, il venait de se faire en Roger une miraculeuse transformation. Pendant les derniers jours que son état, quoique sensiblement amélioré, l'avait tenu à Kercoat, il avait senti son cerveau s'embrumer d'idées noires; peu à peu, la neurasthénie l'avait enveloppé de ses replis décourageants.

Loin de se réjouir de ce que les circonstances lui permettent, à lui, soldat dans l'âme et patriote autant que qui que ce fût, de retourner au front lutter pour ces idées de justice et de droit auxquelles tant de Français avaient déjà sacrifié leur vie, au lieu d'exuler à la pensée de charger, le sabre haut, en tête de l'escadron dans les rangs duquel, quelques semaines encore auparavant, il se confondait avec les camarades, il s'était pris à regretter que la mort ne l'eût pas couché là-bas, sur le champ de bataille, et à espérer qu'une balle le débarrasserait bientôt d'une existence qui lui semblait un fardeau trop lourd.

Il était rentré chez sa mère, en proie aux plus sombres pressentiments; et voilà que, pour faire s'enfuir tous ces papillons noirs qui, depuis plusieurs semaines, lui tourbillonnaient par la cervelle, il avait suffi d'une jolie taille moulée dans une robe de drap et d'un fin visage de femme éclairé d'un sourire.

Roger n'était pas né d'hier, et cette brusque transformation s'expliquait à lui tout naturellement.

C'était l'amour qui chantait dans son cœur. Seulement, et c'est cela qui l'effrayait, il semblait que ce sentiment-là eût, pendant les semaines qu'il était de meuré, pour ainsi dire, inconscient, poussé en lui des racines profondes, car il ne lui semblait pas reconnaître, dans ce qu'il éprouvait, rien qui lui rappelât les quelques aventures dont s'était égayée sa monotone vie de garnison.

Non, cela était tout autre, très superficiel en apparence et, à la vérité, très profond.

Cela le charmait et l'épouvançait tout à la fois. Tandis qu'il galopait, devant ses yeux apparaissait, faisant pendant au délicat et fin visage de la baronne, si aristocratique d'ailure, dans sa simplicité élégante, le visage plein de bonté mais cependant d'expression vulgaire, de la vieille madame Le Guermeur, à tourne de paysanne.

Et le jeune homme, malgré lui, se troublait du contraste, humilié de la distance sociale qu'accusait la différence de tenue entre les deux femmes.

En quelques quarts d'heure, cependant, ils avaient atteint le Douduff; la mer, dans son plein, emplissait la rivière dont les eaux venaient, pour ainsi dire, battre le petit mur de soutènement de l'auberge d'Abraham. Là, ils s'assirent un moment pour permettre au convalescent de reprendre haleine.

Le spectacle qui s'offrait à eux était admirable; la baie était sous le soleil sa nappe d'acier fondu, miroitant sous les rayons du soleil qui faisaient paraître de granit rose les vieilles murailles grises du château du Taureau.

De l'autre côté de la rivière, les maisons de Locquénolé, toutes blanches, sur le fond de verdure des arbres, miraient dans les eaux claires leurs toits de vieilles tuiles, tandis qu'un peu plus loin se distinguaient les silhouettes, estompées de brume, des châtelets de Saint-Julien.

— Vous n'étiez jamais venu jusqu'ici? interrogea la baronne, surprise des admiratives exclamations de son compagnon.

— J'ai peu vécu à la maison, expliqua-t-il; le Prytanée, puis Saumur, et ensuite le régiment m'a retenu loin d'ici.

Il ajouta avec une sincérité pleine d'enthousiasme:

— Combien je le regrette!

Sans doute vit-elle dans cette phrase un sous-entendu inquiétant, car, rougissante, elle insinua:

— Si vous n'étiez pas trop fatigué, je vous proposerais de venir à pied, par les bois qui sont là, sur notre droite, jusqu'à la pointe de la baie.

Il était déjà debout, affirmant:

— Je ne suis pas fatigué, et ce pays admirable, avec un cicérone tel que vous, gagne encore en beauté et en charme.

Il avait baissé la voix en prononçant ces derniers mots; elle se mit à rire, disant:

— Allons, allons, j'avais tort de m'inquiéter...,

du moment qu'un blessé devient galant, cela prouve que la santé est revenue...

Sa voix tremblait un peu, tandis qu'elle se courbait pour rajuster son éperon; mais il avait déjà mis un genou en terre et s'empressait à la facile besogne.

Maintenant ils marchaient côte à côte, lentement, en silence, tout imprégnés de la douceur mystérieuse dont était pleine l'ombre verte des grands arbres.

De temps à autre, tout bas, comme par crainte de troubler les oiseaux pioupiouant dans les fourrés, elle s'exclamait pour dire quelque chose:

— Comme il fait beau !...

Et c'était lui qui, quelques mètres plus loin, disait:

— On voudrait vivre éternellement ici !...

Brusquement, ayant gravi une côte assez raide, ils débouchèrent à la lisière et alors leur apparut, baignée de clarté, immense, encerclée de côtes sinuées, la baie de Morlaix.

— Si nous nous asseyions, proposa-t-il...

— Vous vous sentez las? interrogea-t-elle avec sollicitude...

— Non, répondit-il, mais cela est si admirable... que j'en voudrais emporter la vision là-bas.

Elle tressaillit et se troubla, mais ne répondit rien et s'assit sur l'éboulis d'un dolmen qui formait un siège naturel.

Dans le mouvement qu'elle fit, un brin d'ajonc qu'elle portait épingle à son corsage avec une branche de bruyère se détacha et tomba dans l'herbe.

L'officier, vivement, ramassa le minuscule bouquet et, tout en le tendant, murmura:

— Si vous étiez bonne, vous me permettriez de conserver ces fleurettes; elles fixeraient en moi le souvenir de cette promenade...

Comme il pressentait un refus, il ajouta:

— J'ai idée qu'elles seraient pour moi comme un porte-bonheur au milieu de la bataille.

Alors, de cette voix très douce, musicale, qu'elle avait quand elle se penchait sur son lit de souffrance, elle dit:

— A ce titre seul, je vous les donne...

Malgré lui, dans un geste irraisonné, il posa ses lèvres sur les ajoncs.

Elle rougit, et demanda vivement:

— N'avez-vous pas entendu?... On aurait dit comme un gémissement...

Il la regarda, les sourcils haussés; puis il promena son regard tout à l'entour et finit par s'asseoir auprès d'elle, murmurant:

— Des gémissements!... qui voulez-vous?...

Et ils s'absorbèrent dans la contemplation muette du magnifique panorama qui se déroulait à leurs pieds tandis que, dans leur cœur, chantait l'amour naissant, et que, non loin, embusqué derrière une roche, aplati contre le sol, la tête cachée dans ses mains, Chuchuniou pleurait.

Mordu par la jalousie, quand il les avait vus quitter le pavillon, il les avait suivis à travers les bois, avec une curiosité rageuse, pressentant la vérité, et voulant se convaincre.

Hélas! le geste de son frère l'avait convaincu et désespéré; il comprenait maintenant que dans la châtelaine de Kercoat, ce n'était pas seulement la personification de la Sainte, peinte sur le vitrail de l'église de Roscoff, qu'il aimait.

La jalousie, l'atroce jalousie venait de lui ouvrir les yeux en même temps qu'elle lui déchirait le cœur.

CHAPITRE SIXIÈME

La misère morale de Chuchuniou allait grandissant de jour en jour, car, de jour en jour, il constatait entre la baronne Vigouroux et son frère une intimité croissante.

A fur et à mesure que s'accentuait le rétablissement du convalescent, les prétextes à réunion entre les deux jeunes gens se multipliaient: tantôt c'était une randonnée à cheval, tantôt une promenade en automobile ou encore une excursion à bord du canot à pétrole du laboratoire de Roscoff.

Et Chuchuniou sentait, à chaque vingt-quatre heures écoulées, la jalousie lui entrer plus profondément dans le cœur de ses dents aiguës! Elle..., l'objet de son admiration!... elle, que, dans sa naïveté, il avait considérée jusqu'alors comme une créature d'exception, incarnation vivante de la Sainte peinte sur le vitrail de l'église! Elle était pareille aux autres femmes!

Tout comme les filles de Roscoff qu'il voyait s'émoi-voient, avec des sourires en dessous, des yeux luisants que les garçons attachaient sur elles au sortir de la grand'messe, elle aimait!

Et qui aimait-elle?

Grand dieu! celui vers lequel, depuis son enfance, le portait la plus profonde affection, l'ami de toujours, dont il avait partagé les jeux, les confidences, et pour lequel, maintenant, il éprouvait une tendresse mêlée d'admiration respectueuse.

Son frère! c'était son frère qui courait cette création d'élection! qui lui avait pris tout son cœur, tout son cerveau, toute sa vie!...

Lorsqu'à la pointe du Douduff, le malheureux les avait vus, assis côte à côte, quand surtout il avait perçu le geste de Roger, collant ses lèvres sur les brins de bruyère tombés du corsage de sa compagne, ça avait été en lui comme un effondrement douloureux qui l'avait laissé anéanti.

Les autres étaient partis sans qu'il songeât à les suivre.

À quoi bon?... Ne savait-il pas, hélas! tout ce qu'il avait voulu savoir.

Le soir tombant l'avait surpris dans le même désespoir et ce n'avait été que bien longtemps après la fin du souper qu'il avait regagné le pavillon.

En se glissant dans l'enclos, il avait aperçu Fantic et Yves causant par-dessus la haie: sans doute le braconnier venait-il d'apporter à sa bonne amie le gibier récolté dans les bois de Kercoat.

Quelque précaution que prit le jeune garçon pour rentrer sans être remarqué, les yeux du braconnier le discernèrent au milieu de l'obscurité:

— Eh! eh! ricana-t-il, on vient de tendre ses collets du côté du Brosilec!

Et Fantic, encouragée par la présence de son amoureux, d'ajouter:

— Le père était furieux..., tu sais, mon gars... Gare la sauce, demain...

Il ne répondit même pas, se faufila dans l'intérieur du pavillon et gagna la soupente où il couchait.

Sur la dernière marche de l'escalier, il se heurta à sa mère qui l'attendait, assise dans l'obscurité, sur une marche.

— D'où viens-tu? demanda-t-elle à voix basse, pour ne pas éveiller le garde dont on entendait les ronflements sonores au milieu du silence.

— Je me suis attardé avec les camarades...

— J'étais inquiète... Pourquoi n'as-tu pas pensé?

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, en la prenant à pleins bras et en la serrant bien fort contre lui.

Il était tellement malheureux qu'il sentait l'impuissance nécessaire d'avoir un cœur ami qui battit contre le sien.

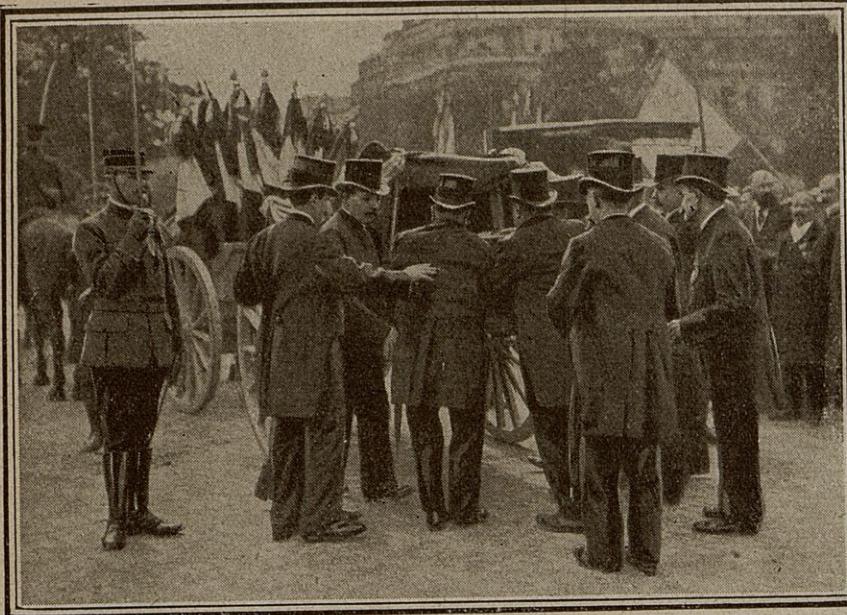
Pour un peu, il se fut confié à sa mère.

Celle-ci, la poitrine soulagée de l'angoisse qui l'oppressait, le laissa aller, et, tout habillé, il s'affala sur son lit où il passa la nuit à sangloter, mordant son traversin à pleines dents pour étouffer ses cris de désespoir et de rage.



(A suivre).

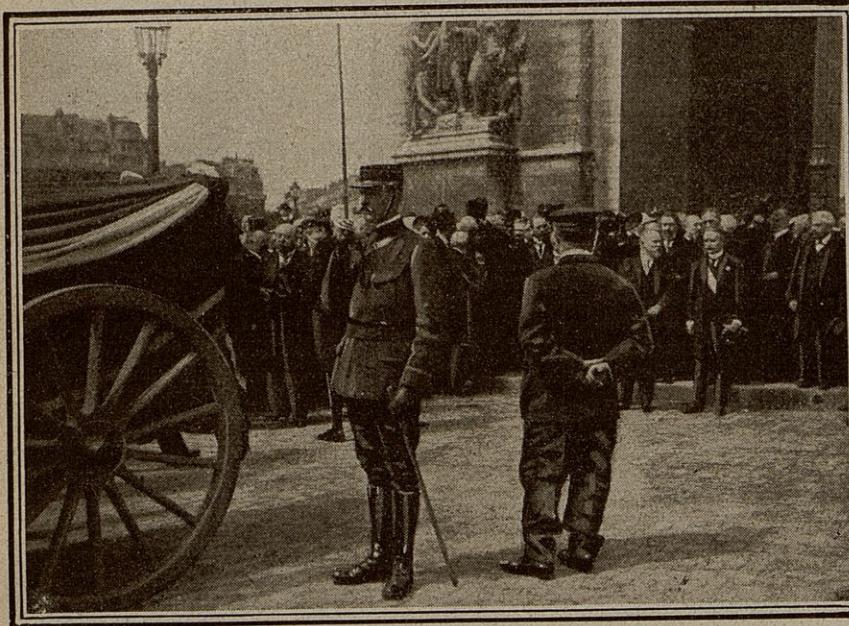
ROUGET DE LISLE AUX INVALIDES



Le gouvernement de la République et la population parisienne ont rendu, le 14 juillet, un solennel hommage à Rouget de Lisle, l'auteur de l'immortelle « Marseillaise ». Voici l'instant où le cercueil est placé sur un affût de canon, devant l'Arc de Triomphe.



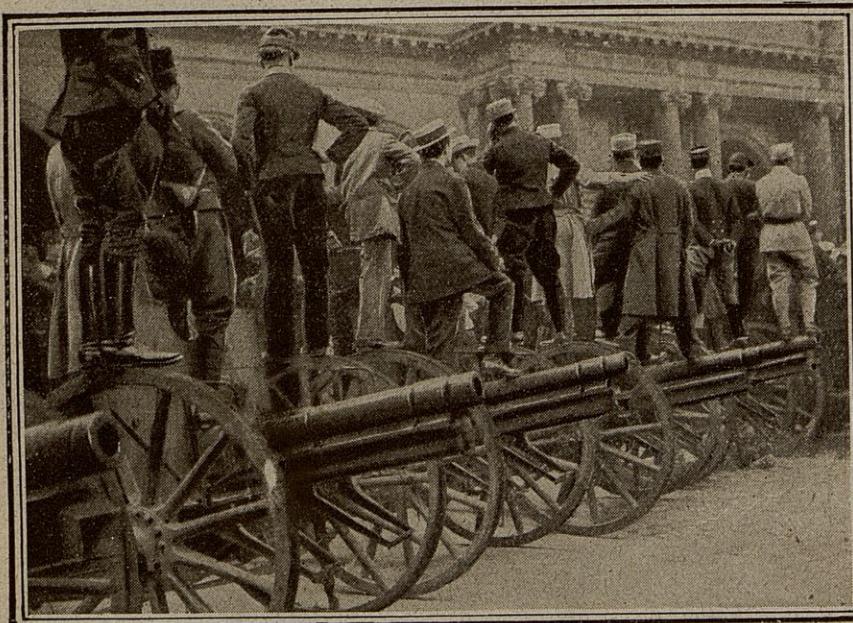
Le président de la République, ayant à sa droite M. Dubost, président du Sénat, et à sa gauche, M. Deschanel, président de la Chambre, se découvre au moment du départ du cercueil. Derrière M. Poincaré se trouvent tous les ministres, entourant le président du Conseil.



Le cercueil de Rouget de Lisle, placé sur un affût de canon qui date des guerres de la première République, est conduit aux Invalides. Sur tout le parcours les troupes de la garnison de Paris, sous le commandement du général Galopin, rendent les honneurs.



L'arrivée du cercueil dans la cour d'honneur des Invalides. Les galeries du pourtour sont garnies de spectateurs, parmi lesquels beaucoup de blessés. C'est au fond de la cour, devant l'entrée de la chapelle, que M. Poincaré prononça un éloquent discours.



Pour entendre le discours du président de la République la foule était montée sur les canons enlevés aux Allemands et qui sont exposés aux Invalides. Ce ne fut pas là un des côtés les moins pittoresques de l'imposante cérémonie.

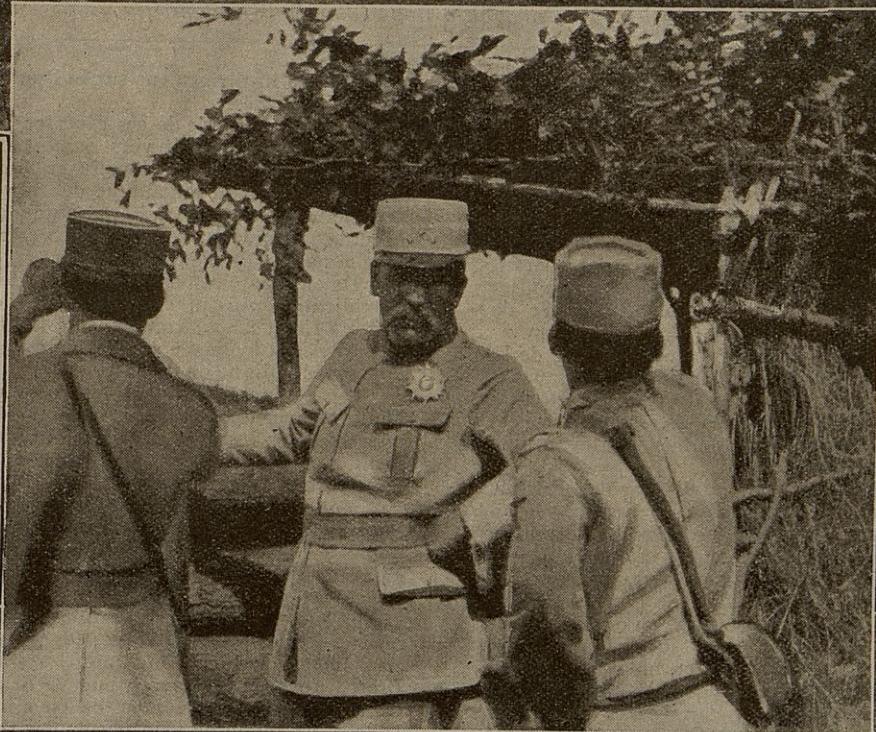


Les trophées pris aux Allemands, canons de 77, avions aux ailes trouées de balles, obusiers, formaient un décor approprié à l'apothéose de l'auteur de notre hymne national, le chant libérateur qui mène nos soldats à la victoire.

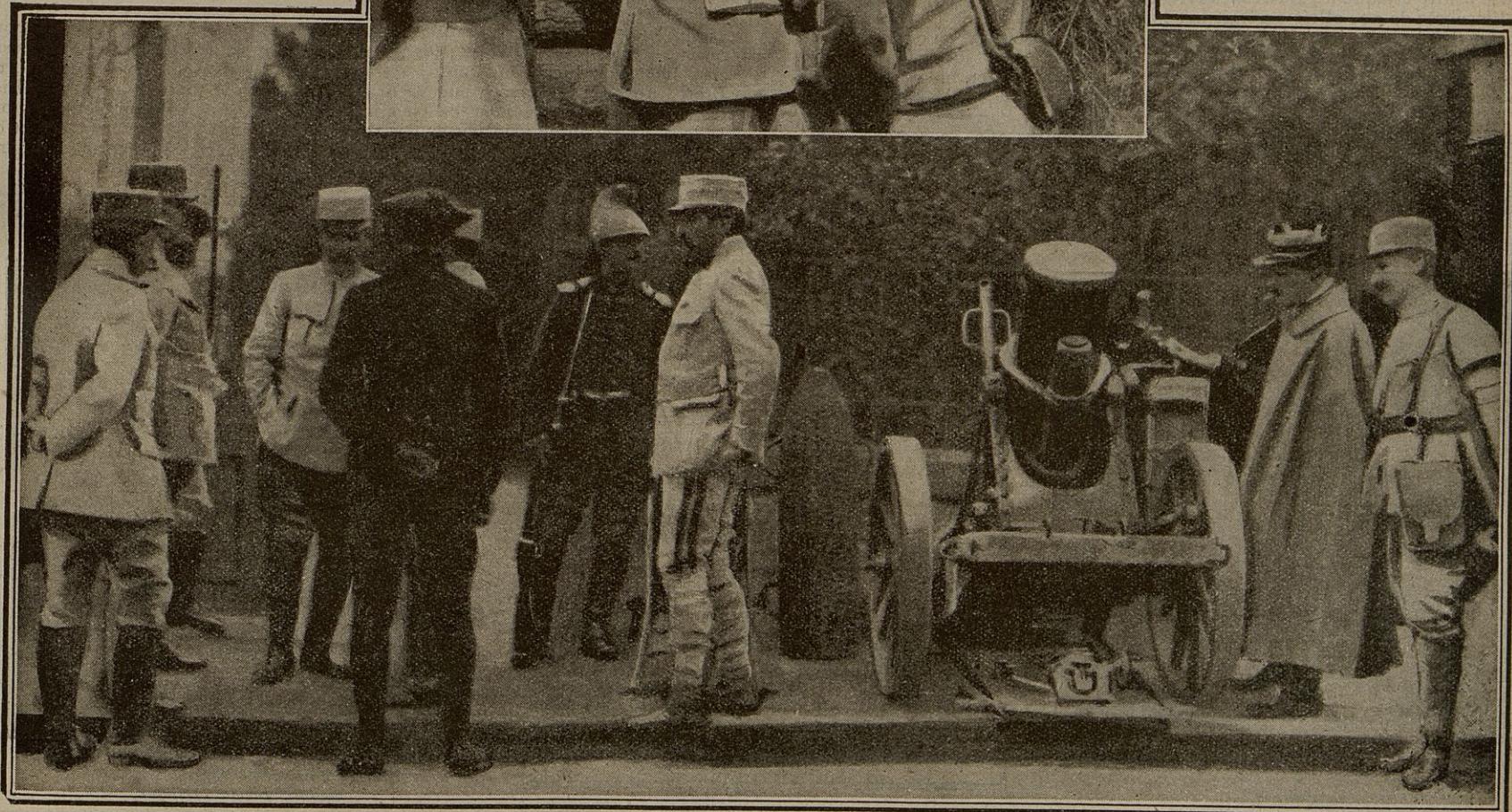
LE GÉNÉRAL DUBAIL AUX PREMIÈRES LIGNES



Dans une récente visite aux armées dont il a le commandement, le général Dubail est allé examiner de très près les positions ennemis en Lorraine. En effet, le poste d'observation qu'il avait choisi, et où nos deux photographies le représentent en compagnie du général Humbert, se trouve à peine à deux cent cinquante mètres des tranchées allemandes.

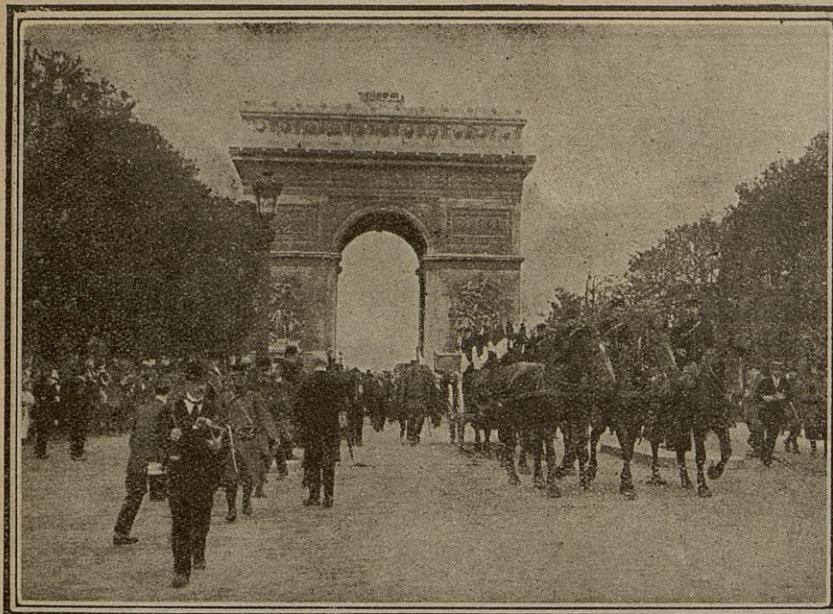


La place n'était pas sans danger bien que dominant la vallée dont un des côtés est occupé par l'ennemi. Cependant ni les généraux, ni les officiers de leur état-major ne songèrent à se cacher derrière les branchages qui recouvrent l'observatoire. Appuyés à la barrière, ils inspectèrent longuement le théâtre d'une de nos heureuses offensives.



Dans sa tournée d'inspection le général Dubail eut une longue conférence avec le général de Maud'huy ; on voit ici les deux chefs s'entretenant avec plusieurs officiers. Auprès d'eux se trouvent des trophées conquis aux Allemands dans les derniers combats, notamment un obusier de tranchées et un panier à obus de gros calibre.

LE 14 JUILLET A PARIS



Quelques instants avant que ne partit de l'Arc de Triomphe pour les Invalides le cercueil de Rouget de Lisle, des fleurs, des drapeaux, des couronnes étaient, comme chaque année, apportés à la statue de Strasbourg, la ville d'où s'envola pour faire le tour du monde notre chant national. M. Maurice Barrès, que l'on voit au premier plan de la photographie de droite, dit aux assistants : « C'est notre dernier pèlerinage ici ; l'an prochain nous irons à Strasbourg ».

SUR LE FRONT RUSSE

La sanglante défaite que les troupes russes ont infligée près de Krasnick à l'armée commandée par l'archiduc Joseph a eu pour résultat d'arrêter l'offensive poursuivie par les armées de von Mackensen vers la ligne Lublin-Cholm-Kovel.

L'armée de l'archiduc Joseph se reliait sur la Vistule aux troupes opérant sur la droite de ce fleuve ; elle formait l'aile gauche des armées austro-allemandes qui se sont engagées en Galicie ; à sa droite se trouvait l'armée de von Mackensen appuyée au Bug.

L'offensive russe s'est glissée entre les deux armées ennemis le long de la Bystrzyca, cours d'eau qui va du sud au nord et se jette dans la Wieprz auprès de Lublin ; les Russes purent se déployer sur le plateau de Bychava et attaquer le flanc droit de l'armée austro-allemande. Le succès de nos alliés a été considérable ; ils ont fait à l'ennemi plus de dix mille prisonniers, enlevant une dizaine de mitrailleuses et un drapeau.

Les Austro-Allemands reculèrent en désordre, poursuivis par les Russes. Toutefois, ils trouvèrent une position défensive à la côte 118 dans la région de Wyzlica. Des réserves vinrent à leur secours et ils essayèrent de prendre leur tour l'offensive ; mais tous leurs assauts furent repoussés et dans une fougueuse contre-attaque les Russes les forcèrent à se replier encore et en désordre.

Le succès de nos alliés arrêtait net la marche en avant de l'armée de von Mackensen. A sa droite, elle subissait un échec très sérieux au sud de Grubeschow. Plus à l'est, sur la Zlota-Lipa, les Allemands attaquaient en force, mais ils se heurtaient à la résistance des Russes. Le 11 juillet, nouvelle attaque dans cette région et sur le Dniester qui aboutissait au même résultat négatif.

Après avoir donné ce terrible coup de boutoir à l'armée de l'archiduc Joseph, les Russes se repliaient de quelques kilomètres afin de rectifier complètement leur front.

Dans la région de Cholm, les Allemands étaient également arrêtés et une

offensive qu'ils dirigeaient sur le Bug supérieur échouait avec de grosses pertes en tués et blessés.

Pendant la durée de ces diverses actions le centre de l'armée de von Mackensen, qui se trouvait vers Zamosc, restait immobile, peut-être par manque de munitions, le ravitaillement se faisant d'autant plus difficilement que les armées s'éloignent davantage des lignes de chemins de fer de Galicie.

D'autre part, on a signalé une activité plus grande des Allemands au nord de la Pologne, vers Prasnyz et vers Ossoviec où depuis longtemps l'activité paraissait régner.

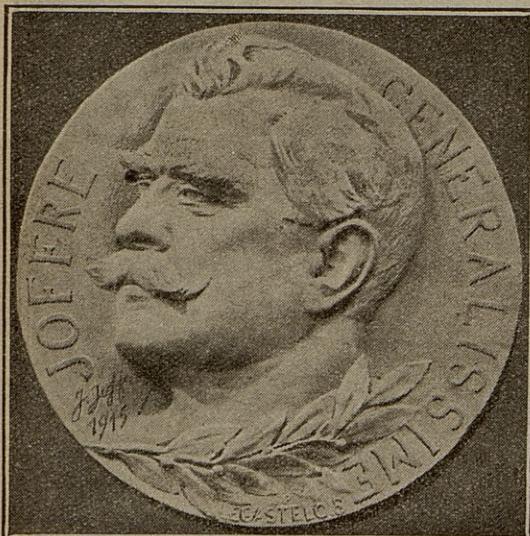
Ils ont passé la Narew le 12 juillet, dit le communiqué russe sans donner d'explication plus précise ; il semble cependant que ce passage ait eu lieu à l'est de Lomcha, au confluent de la Bobra. Mais c'est du côté de l'Orziez que l'effort paraît avoir été le plus sérieux ; les troupes russes se sont repliées sur leur seconde ligne de défense.

C'est donc au nord de Varsovie que les Allemands ont attaqué. Ont-ils voulu essayer une diversion pour empêcher les Russes de concentrer tous leurs efforts contre les armées qui viennent de Galicie ? ou bien veulent-ils réellement attaquer Varsovie par le nord, ayant fait une nouvelle répartition de leurs forces.

Nos alliés ne paraissent pas s'émouvoir outre mesure de cette offensive, leurs précautions étant prises sur le cours inférieur de la Narew. Ils continuent à se défendre vigoureusement ; c'est ainsi qu'ils annoncent officiellement que du 4 au 11 juillet, ils ont fait prisonniers 297 officiers et 22.464 soldats auprès de Krasnick.

D'autre part leur situation stratégique est meilleure que jamais pour résister à toutes les attaques ; les Allemands vont se heurter, s'ils poursuivent leur offensive, aux trois camps retranchés de Varsovie, d'Ivangorod et de Brest-Litovsk qui forment une vaste position centrale permettant à nos alliés de faire jouer leur réseau de chemins de fer assez serré dans cette région. Il leur est facile de transporter des troupes aux points les plus menacés et de reprendre la supériorité que leur donnent leurs ressources inépuisables d'hommes, le matériel et les munitions leur paraissant désormais assurés.

L'ART ET LA GUERRE



J.-P. Legastelois vient de graver en une superbe médaille le portrait du général Joffre avec sa signature.

LE PAYS DE FRANCE
offre chaque semaine une prime de
250 francs au Document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 39, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru dans le haut de la page 12 de ce fascicule (document de gauche) et représentant un "Poste d'observation avancé dans un secteur de la Champagne".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, photographies ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une brève explication sur la scène ou le sujet représentés.

LA MÉDAILLE DE LA VICTOIRE



Au revers, notre merveilleux 75 avec le génie de la Victoire. Une réduction en argent de ce module forme breloque.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Ça, c'est bien, Caporal.. la croix de guerre et une citation à l'ordre du jour, ça va donner du relief à la maison.

— Pourvu que le propriétaire n'augmente pas les loyers.



F. Sottile

— Vous ne pouvez pas marcher? On va vous mettre dans l'artillerie; comme vous étiez marchand de vins, vous devez avoir l'habitude des canons.